

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

Etude de la spécialisation d'une région agricole

L'ÉVOLUTION
DE
l'Economie Rurale de la Manche
DEPUIS UN SIÈCLE
1830-1930

Thèse pour le Doctorat

présentée et soutenue le Vendredi 10 Juillet 1931, à 14 heures

par M. Ch. VEZIN

Président : M. OUALID, Professeur.

Suffragants :
M. Roger PICARD, Professeur.
M. PIROU, Professeur.

1930

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

Etude de la spécialisation d'une région agricole

L'ÉVOLUTION
DE
l'Economie Rurale de la Manche
DEPUIS UN SIÈCLE
1830-1930

Thèse pour le Doctorat
présentée et soutenue le Vendredi 10 Juillet 1931, à 14 heures
par M. Ch. VEZIN

Président : M. OUALID, Professeur.

Suffragants { M. Roger PICARD, Professeur
M. PIROU, Professeur.

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.



L'ÉVOLUTION
DE
l'AGRICULTURE de la MANCHE
EN UN SIÈCLE
1830-1930

PAR CH. VEZIN

INGÉNIEUR-AGRONOME

DIRECTEUR DES SERVICES AGRICOLES





Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

BUT

Dès notre nomination dans la Manche, il y a quatre ans, nous avons étudié aussi complètement que possible l'agriculture de ce très curieux département. La situation actuelle analysée, il était intéressant de rechercher l'évolution, que l'on sait remarquable, de son économie rurale.

Pendant les cent dernières années, beaucoup de régions agricoles se spécialisèrent. La Manche est un exemple typique : réduite autrefois à une économie quasi fermée en raison des difficultés de transport et du peu d'importance des débouchés, ce département ne craint pas aujourd'hui de se livrer presque uniquement à l'élevage bovin, délaissant les autres productions et n'hésitant pas à aller chercher, parfois fort loin, pour l'alimentation de ses animaux, les matières végétales qu'il ne produit plus. La dominance de l'éleveur du bétail et de la production laitière dans l'économie rurale de la Manche est assez nette pour frapper le visiteur le moins averti. Ce caractère est cependant plus excessif encore qu'il ne paraît au premier abord.

SOURCES

Dans le cours de notre exposé, nous citerons nos sources. Les documents de base sont surtout des publications du Ministère de l'Agriculture (statistiques décennales, rapports des concours de Prime d'Honneur, etc....) et les compte-rendus des séances du Conseil Général. La lecture suivie des discussions de cette Assemblée permet notamment de retrouver l'état d'esprit d'une période déterminée, de créer l'ambiance. Mais des renseignements manuscrits particulièrement intéressants ont été relevés dans les Archives Départementales, dans celles des Sociétés d'Agriculture, de la Direction des Contributions Directes, etc...

Enfin, près des plus vieux cultivateurs, des plus anciens notaires de la région, il a été possible de recueillir des données vivantes et vécues sur le dernier quart du siècle précédent.

Pour l'étude de la situation économique actuelle, nous utiliserons surtout les chiffres réunis par des enquêtes personnelles que notre situation de Directeur des Services Agricoles a rendues possibles.

Nous n'avons pas oublié le vieil adage : « Testis unus, testis nullus ». C'est pourquoi les citations et les documents ont été multipliés, surtout lorsque les idées émises renversaient nettement les opinions communément admises.

Pour discuter, il faut avant tout des points de repère inébranlables. Nous les avons cherchés dans les statistiques ayant pour base une comptabilité argent. En particulier les éléments fournis par les chemins de fer : tonnage de marchandises, nombre d'animaux etc., nous ont été d'un grand secours pour vérifier la véracité d'autres données. De même, en ce qui concerne les bestiaux, les chiffres des recettes produites par les taxes d'abatages constituent des bases indiscutables. Citons encore les encaissements des octrois. Nous avons éliminé d'office toutes les estimations se trouvant en désaccord flagrant avec les témoignages impartiaux.

Dans ces conditions une bibliographie nous a semblé inutile. Les références seront fournies au fur et à mesure des citations. Aucun ouvrage n'a d'ailleurs, de près ou de loin, traité de la question faisant l'objet de la présente étude.

Notre exposé veut avant tout être simple et court pour suivre l'excellent conseil que donnait en 1805 Bon-Marin DUVAL, cultivateur à Eculleville (Manche) « *Si vous nous faites un livre, dites-nous peu de mots, mais beaucoup de vérités et des vérités frappantes* ».

PLAN DE L'OUVRAGE

Notre travail comprend quatre parties :

PREMIERE PARTIE

La spécialisation agricole

Dans la première partie, nous voulons préciser ce qu'est la spécialisation en agriculture, montrer ses avantages et ses inconvénients, classer aussi les degrés de cette spécialisation, dont nous étudions pour la Manche un cas particulier, mais qui, plus ou moins poussée, s'est généralisée en France et dans le monde depuis moins d'un siècle, à partir du moment où les facilités de transport ont créé virtuellement un marché agricole national, puis mondial.

Ayant défini cette notion, nous détaillerons les caractères que donne à notre département sa spécialisation agricole, en indiquant les différences très notables que laissent encore voir entre-elles les régions naturelles plus ou moins évoluées.

DEUXIEME PARTIE

Modifications de l'économie rurale dans la Manche

depuis un siècle

La seconde partie sera consacrée à l'étude de l'évolution qui fit, rapidement en somme, d'un pays à multiples productions, un département dont les ressources viennent presque uniquement des spéculations bovines.

Nous comparerons donc l'agriculture de la Manche en 1830 et en 1930, puis, afin de resserrer le problème,

la statistique du canton de Saint-Lô en 1852 et 1936, enfin ce qu'était un type de ferme du centre du département en 1875 avec ce qu'il est aujourd'hui.

TROISIEME PARTIE

Causes des modifications économiques dans la Manche

Le milieu physique, base de l'agriculture, créant les possibilités de spécialisation, l'évolution économique générale et locale a provoqué la mise en œuvre de ces possibilités. Nous passerons donc en revue le sol, le climat d'une part et, d'autre part, l'augmentation de la valeur des produits animaux par rapport à celle des produits végétaux (en raison du développement de la consommation de la viande et des produits laitiers) l'amélioration des moyens de transport, la dépopulation rurale et enfin l'expansion prodigieuse de la race bovine locale.

QUATRIEME PARTIE

Effets de l'évolution sur la richesse du pays

Cette spécialisation de la Manche, étant établie sur des bases très favorables, provoque un énorme accroissement de la richesse locale. On peut s'en rendre compte tant par l'augmentation de la valeur vénale et locative des terres que par l'amélioration du genre de vie du cultivateur. Pour terminer, un essai de bilan de l'agriculture du département précisera la hiérarchie des produits, d'après la somme réalisée par les ventes de chaque catégorie de marchandises agricoles.

PREMIÈRE PARTIE

LA SPÉCIALISATION AGRICOLE

1^{re} en général

2^e dans la Manche



LA SPECIALISATION AGRICOLE EN GENERAL

Puisque notre étude sera celle de la spécialisation d'une région agricole, nous devons d'abord préciser ce que nous entendons par cette expression « spécialisation » en agriculture.

Une exploitation, une région agricole se spécialisent quand elles diminuent le nombre de leurs spéculations végétales et animales.

Il serait insuffisant, vague et même inexact de dire que la spécialisation est la diminution du nombre des espèces végétales et animales exploitées. En effet, en continuant la culture d'une plante, on peut cependant se spécialiser, par exemple en produisant seulement la semence (le cas le plus typique est celui des producteurs de graines potagères, qui ne récoltent aucun légume).

De même, sans changer l'espèce animale exploitée, on peut modifier la spéculation zootechnique. En prenant l'exemple d'une race bovine à aptitudes multiples on rencontre les spéculations suivantes :

production du lait

production des jeunes

élevage des jeunes nés ailleurs que sur la ferme

élevage en vue de la vente comme reproducteurs

élevage en vue de la vente comme animaux de trait

élevage pour la vente comme animaux à engraisser

engraissement des jeunes

engraissement des adultes

engraissement des bêtes réformées

Voilà donc neuf systèmes possibles pour l'exploitation d'une même race de bétail.

Les autres espèces animales, sans nous donner une gamme aussi vaste dans les méthodes, laissent encore un grand choix. On voit les chevaux d'une même race naître dans une première région où ils sont vendus entre 6 et 8 mois, élevés jusqu'à 2 ans dans une seconde puis dressés au travail de 2 à 5 ans dans une troisième, avant d'acquérir toute leur valeur et aller enfin chez ceux qui les veulent capables d'être de puissantes machines de traction. Et l'on trouve même maintenant des engraisseurs de chevaux.

La spéculation animale à choisir dépend à la fois des cultures et du climat, mais elle peut obliger aussi à modifier l'assolement de la ferme. Cette action réciproque entre les plantes et les animaux serait trop complexe à étudier en général ; nous la verrons dans le cas particulier de la Manche.

Enfin, la transformation des produits agricoles donne encore lieu à des spécialisations variées. Par exemple, le lait peut être :

vendu en nature

transformé en fromage de lait entier

transformé en beurre (le petit lait lui-même pouvant servir à faire du fromage maigre ou mi-gras, de la caséine, du lactose, ou bien utilisé pour l'alimentation des veaux et des pores)

concentré dans le vide (lait condensé)

desséché (lait en poudre)

La pomme de terre peut être vendue pour l'alimentation humaine, soit avant maturité (pommes de terre nouvelles) soit bien mûre et capable de se conserver (pommes de terre de grosse consommation), elle peut être aussi utilisée pour l'engraissement des animaux ; elle peut enfin servir aux industries qui en extraient soit la fécule, soit l'alcool. Elle a donc cinq utilisations courantes.

La pomme est un fruit à multiples usages. On peut la manger, en faire des confitures, du cidre, de l'eau-de-vie ou de l'alcool neutre. D'ailleurs presque tous les fruits peuvent se consommer en nature, être utilisés

en confiterie, transformés en boissons alcooliques, en liqueur ou en alcool concentré.

Nous avons tenu à donner quelques précisions pour montrer combien plus complexe qu'on le pense généralement est l'étude des spéculations agricoles possibles.

Ceci étant bien établi il y a lieu de faire une sorte de classification des fermes plus ou moins spécialisées, classification qui semble être la suivante :

1° *Sans spécialisation.* — Exploitation agricole du type le plus complexe, le plus primitif pourrait-on dire, organisée pour produire tout ce qui est nécessaire à la vie : nourriture, vêtements, etc.... Ce système de l'économie domestique, connu de toute éternité, était notamment celui des villas romaines qui n'avaient à peu près rien à demander au dehors pour subvenir aux besoins de leurs habitants.

2° *Spécialisation modérée.* — Exploitation agricole ayant abandonné la vente de certains produits obtenus plus économiquement ailleurs et qu'elle ne cultive plus que pour ses propres besoins, développant par contre certaines spéculations animales et végétales pour lesquelles les conditions physiques et économiques sont favorables. Mais peu avancée encore dans la voie de la spécialisation, elle n'a pas à faire venir de l'extérieur certains produits agricoles indispensables à sa marche (aliments du bétail par exemple). On peut définir ce système comme celui d'une industrie agricole spécialisée, mais produisant ses matières premières végétales et animales. Ce type est de beaucoup le plus courant en France. Il répond à l'idéal des vieux cultivateurs économes dont la formule est : « toujours vendre, ne rien acheter ».

3° *Spécialisation avancée.* — Exploitation agricole beaucoup plus évoluée, ayant complètement abandonné certaines productions et devenant tributaire d'autres exploitations agricoles, voisines ou même très éloignées pour la fourniture des matières ou des animaux nécessaires à son fonctionnement. Voilà l'analogue d'une industrie qui achète une partie de ses matières premières.

C'est le cas des grandes cultures de la région de Pa-

ris et du Nord de la France qui se sont spécialisées dans la production de la betterave à sucre et du blé, ne conservant que le minimum de fourrage possible dans la rotation des cultures. Il leur faut alors acheter les animaux de trait, chevaux et bœufs, indispensables à la culture et souvent aussi les animaux de rente nécessaires à l'utilisation des sous-produits (pulpes de betteraves par exemple) et à la production du fumier en quantité suffisante. Ce bétail de rente est constitué soit par des bouvillons ou des moutons à engraisser, soit par des vaches laitières que l'on garde peu de temps.

C'est également dans ce troisième type d'exploitations agricoles que nous pourrions ranger beaucoup de fermes herbagères de la Manche. La spécialisation dans l'élevage et la disparition des cultures les obligent à acheter les grains, fourrages et pailles indispensables à leurs animaux.

4° *Monoculture*. — Spécialisation poussée à l'extrême, ce qui est le cas de régions viticoles entières, de zones de cultures fruitières et florales aussi.

La monoculture a été si souvent étudiée que nous n'en parlerons pas. Dans le cas de la vigne en particulier, de très nombreux auteurs ont traité des avantages et des inconvénients de cette méthode alternativement fructueuse et dangereuse.

Au contraire, nous tenons à dire un mot du système de culture n° 3 (spécialisation avancée), c'est-à-dire de celui qui, conservant seulement les quelques spéculations particulièrement avantageuses, oblige l'exploitant à faire venir d'ailleurs les choses qui lui manquent pour assurer le fonctionnement normal de la ferme.

Le raisonnement qui amène à cultiver ainsi est le suivant : sur un hectare, je gagnerai plus d'argent en produisant la matière A ou l'animal A qui est ma spécialité que si je veux m'approvisionner moi-même de la matière B ou de l'animal B facile à trouver tout préparé dans une autre ferme. La différence de profit des spéculations A et B est généralement bien difficile à déterminer avec exactitude, étant donné la rareté des comptabilités en culture et, même là où elles existent, l'extrême complexité de l'établissement d'un prix de

revient pour un produit agricole. En réalité, on se décide plutôt sur l'impression que telle spécialisation est avantageuse. Souvent aussi, on imite le voisin qui a réussi.

La question se pose d'ailleurs d'une façon toute différente suivant que l'on est en présence d'une ferme qui se spécialise seule dans sa région ou d'une région entière qui restreint le nombre de ses spéculations. Dans le premier cas, l'approvisionnement dans le voisinage est aisé, rapide, sans frais de transport ni courtage, sans nécessiter non plus la constitution de stocks. Dans le second cas au contraire, le produit nécessaire à la région X doit être acheté dans la région Z par un courtier qui le fait transporter à la gare, charger sur wagon, expédier à un nouvel intermédiaire; celui-ci doit emmagasiner la marchandise et l'expédier à nouveau suivant les demandes qu'il reçoit. Il a des risques de perte et de non-écoulement de ses stocks. Tout cela coûte cher. Aussi arrive-t-il que le prix d'achat se voit majoré dans de très larges proportions. Un seul exemple : pour les avoines et les orges, le prix de vente dans la Manche dépasse souvent de plus d'un tiers le prix payé à la culture dans le département d'où viennent ces céréales. La région entièrement spécialisée supporte donc un sérieux handicap, dû aux frais accessoires d'achat et de transport.

Il peut encore arriver que certaines années, en raison de la rareté des marchandises, la valeur des denrées ou des animaux nécessaires monte énormément. On a vu les régions de grande culture être obligées de payer excessivement cher du bétail de trait, chevaux et bœufs. Inversement, on a vu aussi les régions d'élevage acquérir des pailles et des foins à des cours terriblement élevés (par exemple, plus de 400 frs. la tonne pour la paille et 800 frs. pour le foin). C'est là un risque assez grave, d'autant plus que dans la seconde hypothèse notamment (spécialisation de l'élevage), la rareté et le prix élevé pour les fourrages vont normalement de pair avec le bas prix et la difficulté de vente pour les animaux.

L'agriculteur très spécialisé joue donc en sens contraire sur les deux tableaux, se portant vendeur en animaux et acheteur en végétaux, ou réciproquement. Or,

le plus souvent, les prix de ces deux catégories de marchandises varient en sens inverse. Les gains ou les pertes s'additionnent. Somme toute, plus on se spécialise, plus le bénéfice peut être élevé, mais plus aussi les risques sont grands. La limite supérieure est naturellement atteinte avec la monoculture.

Au contraire, le bénéfice le plus sûr et le plus régulier s'obtient par une spécialisation modérée qui développe la ou les productions particulièrement intéressantes, mais sans supprimer entièrement celles des autres qui sont nécessaires à l'approvisionnement normal des premières. Produire pour vendre ce qui rapporte le plus d'argent, mais produire aussi pour l'utiliser sur la ferme, ce qui est nécessaire aux spéculations principales; telle pourrait être la maxime de la spécialisation au moindre risque.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est là le système de culture le plus répandu en France, à juste titre croyons-nous. Il faut des conditions bien spéciales pour qu'une ferme et surtout une région agricole atteignent avec avantages indiscutables une phase plus avancée dans l'évolution économique.

Historiquement, cette transformation agricole au cours des temps modernes est ainsi esquissée par le docteur Ernest Laur dans son livre sur l'économie rurale :

D'abord le système de culture ancestral : « Pendant plusieurs siècles le régime cultural resta sensiblement le même. Le paysan cultivait avant tout ce dont il avait besoin pour son propre usage et payait sous forme de produits une bonne partie de ses redevances. Cependant l'existence des villes donnait lieu à un certain échange : le terrien se procurait auprès des artisans citadins une partie des objets dont il avait besoin et leur cédait en retour des produits de son exploitation. Peu à peu, toutefois, on prit l'habitude d'effectuer les paiements en argent et l'agriculteur dû régler en espèces non seulement les artisans, mais encore certaines redevances. La principale tâche de l'agriculteur n'en consistait pas moins, au commencement du 19^e siècle encore, à pourvoir aux besoins de sa famille et la question du prix des produits agricoles n'avait pour lui qu'une importance secondaire ».

Ensuite, le régime économique moderne : «Le paysan ne pourra plus désormais régler comme par le passé sa production en premier lieu sur les besoins de sa famille. Il devra s'attacher à produire avant tout les denrées rapportant le plus d'argent possible. En un mot, le paysan a passé, en l'espace de quelques dizaines d'années, de l'ancien régime de l'économie domestique au système moderne des échanges. L'autonomie locale de son entreprise a disparu et celle-ci n'est plus qu'un simple membre du grand organisme qu'est l'économie mondiale».

La spécialisation agricole, si discutée, est cependant un des domaines les moins connus, les moins étudiés de l'économie rurale. Nous n'avons voulu qu'essayer de tracer quelques chemins dans ce coin de friche.

LA SPECIALISATION AGRICOLE DANS LA MANCHE

Très visibles sont les signes extérieurs de la spécialisation agricole dans ce long département qui déroule ses six cent mille hectares depuis Cherbourg jusqu'au Mont Saint-Michel.

Dans la pittoresque presqu'île du Cotentin, comme dans le Bocage plus continental, tout visiteur est immédiatement frappé par un fait évident : toujours des prairies, toujours des vaches et des veaux. Que ce soit dans les Marais de Carentan, immense plaine s'étendant à perte de vue, que ce soit au contraire dans les autres régions toutes accidentées où, parcourant la route, on découvre au haut de chaque côte un paysage vallonné, on a toujours devant les yeux un tableau de verdure bocagère rehaussé par les taches rouges et blanches du pelage caractéristique de la race bovine normande. Seule diffère la dimension des herbages encadrés de haies plus ou moins hautes. Enfin l'arbre spécifiquement normand, le pommier se rencontre partout, mais en plantation d'importance et de densité très variables suivant les régions.

L'agronome ou l'économiste ne doivent pas s'en tenir à ces considérations superficielles. L'agronome pénètre dans la cour de la ferme et se rend compte de la faible grandeur des bâtiments. L'habitation du cultivateur mise à part, il ne trouve qu'une écurie bien restreinte, une étable seulement utilisée l'hiver pour rentrer les vaches laitières, quelques loges à pores, le tout surmonté de greniers à foin. Une petite grange existe encore parfois. Enfin, les quelques machines agricoles utilisées : faucheuse, faneuse, rateau, charrue et herse tiennent bien peu de place.

Très souvent par contre, l'observateur avisé découvrira les ruines plus ou moins disparues d'une vaste grange d'autrefois où les batteurs de blé, d'orge et d'autres grains ne s'arrêtaient guère de l'année. Dans la commune on trouvera aussi fréquemment les traces

des maisons habitées autrefois par les journaliers, maisons écroulées des ouvriers disparus.

Que de chaume encore sur le toit des fermes remarque-t-on dans beaucoup d'endroits. Et pourtant, répondra celui qui connaît le pays, comme ils ont diminué les toits de chaume depuis le début du siècle et surtout depuis la guerre. Il y a trente ans, les couvertures en tuiles ou ardoises étaient rares et le maintien du toit de paille fût un frein à la tendance qu'avait l'herbe à monopoliser le sol. Pour entretenir et renouveler le chaume il faut du « glui » et pour cela la culture du blé est indispensable.

Notons que si les propriétaires se montrèrent souvent intransigeants, refusant même l'autorisation de couvrir en dur aux fermiers qui voulaient faire les frais de cette opération, c'est que l'entretien postérieur de la nouvelle toiture devenait leur charge tandis que le remplacement du chaume était l'une des obligations du fermier.

Pour cette raison comme pour d'autres, et aussi par un sentiment imprécis de conservatisme très compréhensible et très respectable, les propriétaires non exploitants ralentirent beaucoup sur leurs fermes la transformation des labours en herbages, ne donnant que lentement et difficilement les autorisations nécessaires, tandis qu'au contraire les propriétaires exploitants, jouissant de leur sol en toute liberté, furent les premiers apôtres de l'évolution spécialisée.

Si l'on gagne le chef-lieu du canton, on y trouve presque toujours un important vestige de l'ancien système de culture, du temps où les céréales formaient la plus importante ressource du pays : une vaste halle aux grains dont la reconstruction bien souvent ne remonte guère qu'à cinquante ou soixante ans. C'est généralement près de cet édifice désuet que se tient maintenant le marché au beurre nœud vital de l'économie du bourg, véritable cœur de la circulation monétaire de la petite ville. C'est en effet la vente du beurre qui doit couvrir les dépenses usuelles de la ferme, la vente des bestiaux se réservant de faire face aux grosses dépenses : fermages, achats de machines agricoles, d'engrais, etc...

Chaque semaine donc, le grand jour pour toutes les transactions est celui du marché. Et tous les commerçants, du plus petit au plus grand savent parfaitement en faisant leur caisse à la fin de la journée si le beurre s'est bien ou mal vendu. Si la fermière a touché assez d'argent de son panier de beurre (une motte de 30 kgs représente couramment 500 francs) elle peut aller largement dans les achats de provisions et le pâtissier lui-même manque de gâteaux. Elle ne néglige pas non plus de passer au magasin de nouveautés ou chez le marchand de chaussures etc... La production de la semaine a-t-elle au contraire été troquée contre peu de billets de banque, les voitures reprennent le chemin de la campagne plus tôt qu'à l'ordinaire. On a seulement acheté les provisions de bouche nécessaires, sans faire d'extra. Le boucher voit peu de différence d'une semaine à l'autre, l'épicier s'aperçoit déjà plus de la diminution de son chiffre d'affaires, mais si la vente du beurre a été vraiment mauvaise les autres commerçants auraient mieux fait de ne pas ouvrir leur boutique ce jour-là.

On se rend compte des possibilités d'achat qui découlent d'un marché de beurre en considérant que celui de Saint-Lô réunit certains samedis de la bonne saison jusqu'à 30.000 kgs. Et cela n'empêche pas que tout autour, à quelques lieues, d'autres centres plus petits n'aient aussi leur part des transactions.

Une autre source de revenus, déjà moins régulière, est la vente des veaux et porcs gras. Sans changer de ville, disons qu'à Saint-Lô l'approvisionnement du mardi est tel qu'en fin d'année on totalise aux octrois 20. à 25.000 veaux et autant de porcs. Cela représente encore une quarantaine de millions de francs.

Que dire alors du marché qui se tient le lundi à Carentan, distant du précédent de sept lieues seulement. On saura son importance quand nous aurons dit que les bouchers de cette petite ville expédient annuellement sur Paris trois millions de kilogrammes de viandes abattues.

Enfin, des recettes très élevées, mais aussi des plus irrégulières comme dates et comme importance sont celles qui s'obtiennent aux foires. Il y a dans la Man-

che 76 grandes foires réparties entre une cinquantaine de villes, bourgs ou mêmes villages différents. Ces foires réunissent toutes sortes d'animaux. Mais là comme ailleurs, nous retrouvons la prédominance des bovins. Dans l'ensemble, on y rencontre au total moins de 20.000 chevaux mais plus de 100.000 bêtes à cornes.

Pour comprendre le formidable développement de la production bovine dans la Manche, il faut assister à l'une de ces foires, par exemple à la Chandeleur qui réunit à Montebourg 4.000 têtes de gros bétail, véritable mer animale ; Il faut voir ensuite le chargement des quelques 500 wagons transportant des reproducteurs dans 40 départements acheteurs ; Il faut croiser sur toutes les routes les centaines et les centaines de bêtes conduites à pied par les marchands des régions voisines.

Et naturellement il revient à l'esprit qu'en latin on use presque du même mot pour désigner soit le troupeau soit l'argent : Dans la presqu'île du Cotentin, une pensée analogue fait que, pour demander si un éleveur est riche (on dit éleveur et non cultivateur), le terme est d'ailleurs plus exact, la question est : « Combien trait-il de vaches ? »

De la richesse du particulier passons à la richesse du pays en examinant le total annuel de ses principales productions. Voici quelques chiffres :

620 millions de litres de lait trait

32 millions de kilogrammes de viande

82.000 animaux expédiés vivants

L'énormité de ces chiffres apparaît d'autant mieux qu'on y a plus réfléchi et qu'on a cherché autre part des termes de comparaison, combien plus modestes d'ailleurs. Pour donner un ordre de grandeur, la valeur totale des trois produits cités dépasse largement le milliard de francs.

Mais toute médaille a son revers. Les chemins de fer qui exportent des produits animaux importent des produits végétaux : la moitié du blé nécessaire à la population, une notable proportion des pommes de terre consommées, et pour les animaux, des pailles, des fourra-

ges, des racines, des grains de toutes sortes, aussi bien français (orge, avoine) qu'orientaux (riz) ou américains (maïs) des tourteaux de graines africaines (arachides, coprah palmiste) du manioc de Madagascar, etc.... Les bestiaux de la Manche reçoivent ainsi leur nourriture de toutes les régions du monde. Ces approvisionnements coûtent cher : une centaine de millions par an, pour ce qui concerne seulement l'alimentation des animaux.

Il est curieux de voir l'hiver les trains de pailles, de fourrages et de grains arrêtés dans cette gare de Saint-Lô qui à elle seule reçut ces dernières années une moyenne de :

9.000 tonnes de grains et farines

1.000 tonnes de racines

4.000 tonnes de pailles et fourrages

Et pendant ce temps, une petite station toute voisine, Pont-Hébert à 6 km., reçut : 1.800 tonnes de grains et 800 tonnes de paille.

L'introduction de ces produits dans la Manche n'est d'ailleurs pas le monopole des chemins de fer. Nos trois grands ports débarquent en grains et farines :

Carentan... 6.000 tonnes

Granville... 5.000 tonnes

Cherbourg 19.000 tonnes

au total... 30.000 tonnes annuelles de grains, et farines de provenance étrangère (blés et maïs américains surtout).

Le département est donc un formidable producteur de lait, de viande et de bétail de rente, mais aussi un acheteur important de denrées d'alimentation animale.

RÉGIONS NATURELLES

de la MANCHE

et leurs superficies
respectives.





LES REGIONS NATURELLES DE LA MANCHE

LEURS DIVERS DEGRES DE SPECIALISATION

Le département de la Manche n'est pas homogène ; il comporte plusieurs régions naturelles, se différenciant les unes des autres par la nature géologique de leur sol et aussi, à un moindre degré, par leur climat. Diverses autres raisons que nous verrons par la suite ont encore créé des divergences dans les systèmes de culture. C'est pourquoi on ne peut donner une idée précise de l'état actuel du département sans passer en revue ces différentes zones. En plus d'une rapide description, nous ajouterons pour chacune d'elles quelques indications chiffrées sur une commune type, celle où nous avons procédé nous-même, ou fait procéder par un expert, à une étude approfondie en vue de la vérification des résultats de la Grande Enquête Agricole de 1930.

Considérons d'abord le département coupé en deux portions fort inégales par la ligne du chemin de fer Paris-Granville.

La partie nord comprend plus des 2/3 de la superficie et possède à peu près 6 fois plus de prairies que de terres en labours. Elle représente l'ancien évêché de Coutances, l'ancienne Généralité du Cotentin. Si nous avions pu le faire, nous aurions borné notre étude à cette zone, qui forme un tout homogène et spécialisé au maximum. Malheureusement la plupart des documents économiques concernent l'ensemble de la Manche et il est impossible d'arriver à faire les discriminations nécessaires.

La partie sud, moitié plus petite possède dans l'ensemble presque autant de labours que de prairies. Mais la transition est insensible et près de la limite que nous avons tracée, les cantons au sud de celle-ci ont un système cultural très voisin de ceux qui se trouvent au nord. Au contraire, en allant vers l'Ille-et-Vilaine on voit augmenter les surfaces labourées tandis que l'her-

be diminue d'étendue. Dans les six cantons de l'extrême sud de la Manche, la culture prédomine nettement occupant largement les deux tiers des exploitations.

La première partie comprend la Hague, le Val de Saire, les Bocages de Cherbourg et de Valognes, ceux de Saint-Lô et de Coutances et enfin le Cotentin proprement dit.

La deuxième partie, se divise en Avranchin et Mortainais.

Une carte hors texte précise graphiquement les limites de ces régions naturelles dont nous allons donner un aperçu. Nous procéderons par ordre décroissant, partant de la plus spécialisée pour finir par la moins avancée dans l'évolution. Cette évolution est caractérisée dans le tableau ci-dessous pour le pourcentage de la surface en herbe dans le total des superficies exploitées. (Comme point de repère le pourcentage est de 33 % pour l'ensemble de la France).

	Herbe	Labour	
I. — <i>Cotentin</i>	68.000 hect.	3.000 hect.	95 %
II. — <i>Bocages</i>	195.000 hect.	38.000 hect.	83 %
III. — <i>Hague</i>	17.000 hect.	3.000 hect.	85 %
IV. — <i>Val de Saire</i>	13.000 hect.	4.000 hect.	76 %
V. — <i>Avranchin</i> . .	46.000 hect.	39.000 hect.	54 %
VI. — <i>Mortainais</i> . .	31.000 hect.	36.000 hect.	46 %

I. — LE COTENTIN

Par « Cotentin » on peut entendre : soit l'ancien Généralité telle que nous l'avons définie tout à l'heure, soit la presqu'île, soit, acceptation encore plus restreinte, mais la seule comprise en Basse-Normandie, une zone circulaire entourant Carentan et d'une quinzaine de kilomètres de rayon.

Géologiquement on y trouve :

1°) l'ancien golfe du Cotentin sur les alluvions duquel se trouvent les fameux marais, couverts d'eau pendant l'hiver, mais précieuse réserve d'herbe pour la saison sèche.

2°) les plateaux voisins, dont le plus important est celui de Sainte-Mère-Eglise, recouverts d'une couche de limon formant un sol d'une grande fertilité.

C'est une région de moyenne culture dont les fermes ont le plus souvent 20 à 40 hectares. Depuis une cinquantaine d'années, les grandes exploitations se sont augmentées en s'incorporant des petites fermes.

La culture y a pratiquement disparu. Les principales spéculations sont, d'une part la production du lait livré aux grandes usines industrielles ou coopératives qui en tirent le meilleur parti possible, d'autre part l'engraissement des vaches réformées en utilisant l'herbe d'été et en particulier celle des marais. Le Cotentin, centre d'élevage autrefois, produit encore des taureaux réputés, mais sacrifie aujourd'hui beaucoup de veaux à la naissance afin de vendre le maximum de lait. Aussi est-il devenu acheteur de vaches amouillantes.

Voici deux communes-types :

COIGNY

Superficie cultivée.....	390 hectares	
Terres labourables.....	4 hectares	
<i>Prés et herbages</i>	<i>380 hectares</i>	<i>97%</i>
Jardins	6 hectares	
Total de l'espèce bovine : 530 animaux soit 1.37 par hectare cultivé.		

SAINTE-MARIE-DU-MONT

Superficie cultivée.....	2.262 hectares	
Terres labourables.....	34 hectares	
<i>Prés et herbages</i>	<i>2.210 hectares</i>	<i>98 %</i>
Jardins	18 hectares	
Total de l'espèce bovine : 2.815 animaux soit 1.25 par hectare cultivé.		

II. — LE VAL DE SAIRE

Le Val de Saire est constitué par l'extrémité nord-est de la presqu'île du Cotentin. Souvent, on lui donne comme étendue les deux cantons de Saint-Pierre-Eglise et de Quettehou. En réalité, cette région comprend la vallée de la Saire, petite rivière au cours zigzagant qui se termine à Barfleur, et les plateaux dominant de chaque côté ce val. Le sol est très variable suivant que l'on considère les plateaux, les côteaux, les terres de vallées ou les alluvions du bord de la mer. Les plateaux de la partie sud ont un sous-sol constitué de sable et galets roulés surmontant des grauwwakes et des phylades, le tout presque toujours recouvert d'une couche de limon analogue à celui que l'on rencontre dans le Cotentin.

Au contraire, sur la côte nord, les élévations du sol sont formées par un vaste croissant de terrain granitique dont la décomposition fournit des sols superficiels et légers, fertiles cependant grâce aux apports séculaires de toutes sortes d'engrais mais surtout d'engrais de mer. Mêmes les landes qui couvraient les hauteurs ont pu, presque toujours, être défrichées avec profit.

Dans la vallée, les terres reposent sur d'épaisses couches d'alluvions. Le sol y est argilo-siliceux, profond et riche.

Sur le littoral, la terre cultivée est généralement légère, facile à travailler, formée d'alluvions et de sables de mer, très souvent utilisée pour la culture maraîchère.

Doué d'un climat plus doux encore que le reste de la Manche et d'une humidité peut-être aussi encore plus constante, le Val de Saire est un coin particulièrement riche où la location des terres monte à des cours très élevés. La petite culture est la plus nombreuse et les fermes de moins de 10 hectares occupent les 2/3 des terres. Fermage et faire-valoir direct sont d'égale importance.

En raison du sol facile à travailler et du climat très doux, de la proximité de la ligne de chemin de fer Paris-Cherbourg, du port de Cherbourg et de celui de Bar-

fleur, les cultures maraîchères, principalement celles de pommes de terre et de choux-fleurs ont pris dans cette région une grande extension. L'élevage reste cependant la plus importante des sources de richesse, mais au lieu de se borner à laisser pâturer les animaux, les cultivateurs du Val de Saïre font beaucoup de betteraves, panais et autres racines afin de bien nourrir leur bétail pendant l'hiver.

En dehors de la production du lait, les bovins fournissent des taureaux vendus souvent très loin, des jeunes bêtes d'élevage et des animaux engraisés de bonne heure grâce à la précocité de l'herbe.

Voici une commune-type :

VALCANVILLE

Superficie cultivée.....	568 hectares	
Terres labourables.....	97 hectares	
<i>Prés et herbages</i>	453 hectares	79 %
Jardins	18 hectares	

Total de l'espèce bovine : 625 animaux soit 1.12 par hectare cultivé.

III. — LA HAGUE

La Hague constitue ce promontoire escarpé qui pointe à l'extrémité nord-ouest de la presqu'île. Géologiquement, cette région est formée de roches primaires et de roches éruptives. Ce sont des grès et des schistes anciens pour les premières, des granits et des schistes micacés pour les secondes. Les grès et granits fournissent des terres siliceuses, pauvres mais faciles à travailler, les schistes des terres argileuses ou argilo-siliceuses de fertilité moyenne.

La Hague est très accidentée, de sorte que le plus souvent les parties hautes des collines ne sont recouvertes que d'une faible épaisseur de terre. On ne trouve un sol arable de profondeur suffisante que dans les nombreuses petites vallées courtes ou sur les plateaux

du littoral améliorés depuis longtemps par les mêmes procédés que le Val de Saire et autres régions côtières. Le centre de la région au contraire comprend une étendue importante de landes.

Sur ce sol, originairement l'un des plus pauvres, une race travailleuse est arrivée à vivre et améliorer constamment la culture et l'élevage. Aujourd'hui, on trouve dans la Hague des animaux comparables à ceux du Val de Saire et du Cotentin, mais étant donnée la faible profondeur du sol et, par suite, la dessiccation des prairies l'été, l'étendue en culture s'est maintenue plus grande qu'ailleurs.

La principale source de bénéfices est la vente du jeune bétail bovin.

L'exploitation se fait surtout par la petite culture qui tient plus des 3/4 des terres. Fermiers et propriétaires se partagent également la mise en valeur du sol.

Voici une commune-type :

FLAMANVILLE

Superficie cultivée.....	466 hectares	
Terres labourables.....	152 hectares	
<i>Prés et herbages</i>	296 hectares	65 %
Jardins	18 hectares	

Total de l'espèce bovine : 626 animaux soit 1.40 par hectare cultivé.

IV. — LES BOCAGES

Au début de cette étude de géographie agricole, nous avons coupé le département de la Manche en deux parties par la ligne de chemin de fer Paris-Granville. Dans la partie nord, il nous reste à étudier ce qui n'est ni le Cotentin, ni le Val de Saire, ni la Hague. Cette région est assez difficile à définir au point de vue géographique comme au point de vue agricole, étant donnée sa variété, mais cependant l'économie rurale de cet ensemble très divers est sensiblement basée sur les mêmes principes. On distingue souvent dans les Boca-

ges, c'est-à-dire les régions bien garnies d'arbres à hautes-tiges, les bocages de Cherbourg et de Valognes d'une part, les bocages de Saint-Lô et de Coutances d'autre part. Géologiquement, la région est très variable d'origine. Cependant, ce sont les schistes et phyllades qui dominent de beaucoup. Nous ne décrirons pas les autres terrains. Il suffit d'indiquer que Valognes se trouve sur un noyau de calcaire liasique, qu'au contraire le grès armoricain affleure au sud de Lessay pour former la fameuse lande et qu'il pointe un peu partout. Les sols sont également assez différents, bien que dans l'ensemble l'argile domine, plus ou moins mélangée de silice. Comme partout, les terres de vallées sont plus fortement argileuses et plus profondes, les terres des hauteurs moins épaisses et plus siliceuses, d'ailleurs souvent formées par le grès.

Les Bocages sont une région de moyenne et petite culture, les types d'exploitation les plus courants étant de 15 à 20 hectares dans la région de Saint-Lô-Coutances et de 10 hectares dans la région de Cherbourg et Valognes. Les fermiers sont un peu plus nombreux que les propriétaires exploitants.

Comme nous l'avons déjà vu, les Bocages sont nettement plus riches en bétail que les régions de Valognes et de Saint-Lô, par exemple, les champs cultivés sont extrêmement rares. On en trouve au contraire plus souvent en suivant le littoral. Les grandes ressources sont comme ailleurs la production laitière et l'élevage bovin, mais ici l'engraissement des veaux, la production des porcelets et la vente du porc gras sont pour beaucoup dans les bénéfices des exploitations.

Voici une commune-type de la région de Saint-Lô :

LE MESNIL-ROUXELIN

Superficie cultivée.....	465 hectares	
Terres labourables.....	70 hectares	
<i>Prés et herbages</i>	393 hectares	85 %
Jardins	2 hectares	

Total de l'espèce bovine : 576 animaux soit 1.23 par hectare cultivé.

et une commune-type de la région de Coutances :

RONCEY

Superficie cultivée.....	1.151 hectares	
Terres labourables.....	219 hectares	
<i>Prés et herbages</i>	<i>916 hectares</i>	<i>80 %</i>
Jardins	16 hectares	

Total de l'espèce bovine : 1.465 animaux soit 1.28 par hectare cultivé.

V. — L'AVRANCHIN

Comme nous l'avons déjà vu, le tiers sud du département de la Manche se compose de l'Avranchin à l'Ouest, du Mortainais à l'est.

L'Avranchin a une ossature géologique constituée par des bandes de granit orientées est-ouest et formant des crêtes sur lesquelles on trouve des terres siliceuses légères, perméables, superficielles et peu fertiles, se travaillant facilement ; mais séchant vite en été. Entre ces lignes de granit, s'étendent des phyllades plus ou moins métamorphosées donnant des sols de consistance variable suivant leur emplacement, tantôt silico-argileuses avec des débris de schistes (terres tuffeuses), tantôt argilo-siliceuses, plus profondes et moins pauvres (limon).

Le sud-ouest formé des cantons de Saint-James, Ducey et Pontorson, est beaucoup plus riche, le sol étant formé de profonds alluvions argilo-siliceuses.

Avec l'Avranchin, nous voyons pour la première fois une région où l'étendue en labour égale presque la surface en herbe. Cela est dû au sol généralement plus léger, séchant l'été, la température atteignant d'ailleurs des degrés plus élevés. Ici donc la vente du blé, de l'avoine, de l'orge, du sarrazin, et aussi, dans le sud, du foin de luzerne, fournit une partie importante de l'argent nécessaire à la ferme.

C'est encore un pays de petite culture où les exploitations de moins de 10 hectares dominent nettement. Comme ailleurs, le fermage et le faire-valoir direct se partagent également le sol. Comme ailleurs aussi depuis la guerre, beaucoup de fermiers ont acheté leurs terres.

Voici une commune-type :

CHAMPCERVON

Superficie cultivée.....	514 hectares	
Terres labourables.....	184 hectares	
<i>Prés et herbages</i>	323 hectares	63 %
Jardins	7 hectares	

Total de l'espèce bovine : 635 animaux soit 1.25 par hectare cultivé.

Nous avons fait sentir tout à l'heure que le sud-ouest de l'Avranchin était un peu spécial. La région la plus particulière est celle des polders du Mont Saint-Michel conquis sur la mer dans la deuxième moitié du siècle dernier. Les terres y sont très propices à la culture qui domine nettement comme on le verra dans l'exemple ci-dessous :

ARDEVON

Superficie cultivée.....	795 hectares	
Terres labourables.....	631 hectares	
<i>Prés et herbages</i>	151 hectares	19 %
Jardins	8 hectares	

Total de l'espèce bovine : 593 animaux soit 0.625 par hectare cultivé.

VI. — LE MORTAINAIS

Cette région avait autrefois bien mauvaise réputation puisqu'on disait « à Mortain plus de pierre que de

pain ». C'est encore d'ailleurs le coin le plus pauvre de la Manche en raison de la nature aride du sol et du climat plus rude. Les landes occupent encore des étendues importantes, impossibles à mettre en culture, même avec les procédés modernes de fertilisation qui ont si bien réussi ailleurs, dans le Val de Saire par exemple.

Donc, granitique et gréseux surtout, le Mortainais a des terres légères, peu profondes, sèches l'été et il n'y a pas bien longtemps que grâce aux engrais le blé remplace le seigle, seule céréale panifiable pouvant réussir autrefois sur ces sols pauvres. Les vallées ont des alluvions profondes mais trop souvent tourbeuses. Depuis une dizaine d'années cependant, les engrais chimiques ont beaucoup amélioré cette région.

Les 4/5 des fermes ont moins de 10 hectares. Fermiers et propriétaires sont à peu près en nombre égal.

Pour ce qui est de la spécialisation qui nous occupe, le Mortainais est la seule partie de la Manche où les terres labourables dominent encore : on en a vu les raisons. Les principales cultures sont celles de la pomme de terre, du sarrazin, du blé, de l'avoine, de l'orge et du trèfle. Ici, l'exploitant compte davantage sur la culture que sur l'élevage bovin pour le faire vivre et le porc est aussi une de ses grandes ressources.

Voici une commune-type :

VIREY

Superficie cultivée.....	1.495 hectares	
Terres labourables.....	731 hectares	
<i>Prés et herbages</i>	742 hectares	50 %
Jardins	22 hectares	

Total de l'espèce bovine : 1.232 animaux soit 0.82 par hectare cultivé.

CONCLUSIONS

Cette revue rapide des diverses régions agricoles de la Manche montre bien que, dans son ensemble, l'agriculture de ce département est diminuée par l'élevage bovin.

En effet, si nous reprenons les chiffres du nombre des bovins par hectare cultivé dans les communes-types citées précédemment :

COIGNY	1,37
SAINTE-MARIE-DU-MONT	1,25
VALCANVILLE	1,12
FLAMANVILLE	1,40
LE MESNIL-ROUXELIN.....	1,23
RONCEY	1,28
CHAMPCERVON	1,25
ARDEVON	0,625
VIREY	0,82

nous trouvons comme moyenne générale 1,128, alors que pour l'ensemble de la France ce chiffre est de 0,41. La Manche a donc une densité de population bovine presque triple de la densité moyenne de la France.

Nous voilà loin de la situation exposée dans un rapport de l'an X : « Le département de la Manche est presque tout agricole, il y a quelque peu d'herbage : près Carentan appelés Cotentin et quelques prés épars, le surplus en labours provenant en plus grande partie de défrichements, de landages, de bois et de bruyères exige beaucoup de bras, des avances considérables, des engrais en quantité. La culture consiste à peu près en un huitième en froment et seigle, un cinquième en sarrasin ou blé noir, un quart en orge, un cinquième en avoine, pois et fèves ; le surplus est en jachères pour opérer des prises en nouveaux labours ; dans cette partie on ne comprend pas les bruyères, les landages et autres terres incultes ».

DEUXIÈME PARTIE

MODIFICATIONS
DE L'ÉCONOMIE RURALE
DANS LA MANCHE
Depuis un Siècle

COMPARAISON DE LA PRODUCTION AGRICOLE

DANS LA MANCHE en 1830 et 1930

Comme entrée en matière, donnons copie d'un document daté de 1829 et qui se trouve annexé au dossier de l'enquête agricole de 1867.

« ETAT DE L'AGRICULTURE

DANS LE DEPARTEMENT DE LA MANCHE »

« La partie labourable est en général bien cultivée ; mais dans beaucoup de cantons elle ne doit sa fertilité qu'à la division des propriétés, au grand nombre des habitants et à leur infatigable industrie.

« Dans les meilleurs fonds, on sème du froment, de l'orge et du blé noir ou sarrasin ; sur les côtes, on cultive beaucoup d'orge hâtive ; dans les fonds médiocres, on récolte du seigle, de l'avoine et du blé noir, qui paraît s'accommoder de toute espèce de terres. C'est ce blé qui fait la principale nourriture des laboureurs et de leurs familles. Le pain qu'on fait avec sa farine est noir et lourd ; les bouillies et les galettes, préparations les plus ordinaires du sarrasin, sont une assez bonne nourriture, et même ces mets, apprêtés avec soin, se servent quelquefois dans nos festins.

« La pomme de terre est, avec justice, au rang des végétaux les plus cultivés .

« Le chanvre et les lins d'hiver et d'été sont cultivés particulièrement dans le Val de Cérès. On rencontre aussi sur les côtes le colza, la rabette et la cameline qui est semée dans l'orge.

« Les prairies baignées par les rivières ou ruisseaux donnent en général de très bon foin. Dans la plupart des cantons on a créé des prairies artificielles de trèfle et de luzerne. Le bétail trouve encore sa pâture dans les terrains qui produisent l'ajonc. Ce genêt, lorsqu'il

est sec, chauffe les fours à chaux et les foyers domestiques. Les sommités vertes sont préférées aux meilleurs fourrages. On le cultive dans beaucoup de communes surtout dans celles où le bois est rare. Le champ qui donne une bonne récolte de genêt rapporte autant que s'il eut produit le meilleur froment ».

« Les excellents pâturages du Cotentin et de quelques communes adjacentes donnent un revenu considérable par la vente du beurre et des bestiaux. D'autres, moins renommés, se trouvent sur les rives de la Sée ou de la Sélune et près d'Avranches au bord de la mer. Le beurre si connu sous le nom de beurre d'Isigny est fait, en grande partie, dans les arrondissements de Valognes et de Saint-Lô.

« Sous l'ancien régime, le Cotentin tirait des bœufs maigres du Maine, du Poitou et du Berry, et beaucoup plus de vaches que de bœufs de la Bretagne. Depuis la révolution, les herbagers ont moins fait de ces déplacements. Ils en font cependant encore et les pays appelés maigres fournissent une assez grande quantité de gros bétail, que l'on engraisse dans nos pâturages et qui sert à alimenter les marchés du Calvados et de Poissy ».

La Manche, aujourd'hui l'une des plus riches régions agricoles françaises, était classée comme un département peu favorisé de la nature.

Mais quel changement aussi dans le système de culture. La première statistique officielle sérieuse a été faite en 1839. Comparons là à celle de 1929. On remarque, pour la production végétale :

- 1°) La réduction considérable des surfaces consacrées aux céréales.
- 2°) L'accroissement énorme de l'étendue des prairies en herbages.
- 3°) La disparition des cultures industrielles.
- 4°) La suppression des jachères et la réduction du territoire occupé par les bois et surtout par les landes.

et, pour la *production animale* :

- a) La diminution sensible du nombre des chevaux adultes et, au contraire, l'augmentation de l'effectif des poulains, le total ayant légèrement baissé.
- b) Le développement considérable de la production bovine, par suite de l'augmentation du nombre des vaches et surtout des élèves, malgré la diminution du nombre des bœufs.
- c) La décadence des moutons.
- d) Le maintien des effectifs porcins.

Il est tout naturel que la réduction des labours ait pour corollaire une diminution correspondante des animaux de trait : chevaux adultes et bœufs. Au contraire, l'extension des herbages est consécutive au développement du bétail bovin de rente.

COMPARAISON DES STATISTIQUES

	1839	1929
Froment	89.000 ha	25.000 ha
Seigle et méteil . . .	15.000	1.000
Orge	62.000	19.000
Avoine	27.000	14.000
Sarrasin	60.000	16.000
<i>Total des Céréales..</i>	253.000	75.000
<i>Prairies Naturelles..</i>	89.000	370.000
Colza, navette, lin, chanvre	9.700	0
Arbres	18.500	0
Bois	25.300	19.500
Landes et terres incultes	87.000	27.000
Chevaux de 3 ans et plus	78.800	49.700
Chevaux de moins de 3 ans	12.700	24.000
<i>Total des Chevaux..</i>	91.500	73.700
Taureaux	2.280	3.850
Bœuf	58.000	12.900
Vache	94.000	270.000
Chèvre	59.000	240.000
<i>Total des Bovins....</i>	213.280	525.850
<i>Total des Ovins....</i>	318.000	96.000
<i>Total des Porcins....</i>	84.000	84.000

LABOUR ET HERBE

Il nous semble bon d'étudier d'un peu près la transformation du labour en herbage. Le graphique ci-dessus montre que ce mouvement, déclenché vers 1860, a pris son maximum de vitesse à partir de 1885. Jusqu'en 1870, le blé couvre autant de surface que l'herbe ; actuellement il y a 15 fois plus d'herbe que de blé. De 1882 à nos jours, la surface en herbe a triplé, réduisant des deux tiers l'étendue des labours.

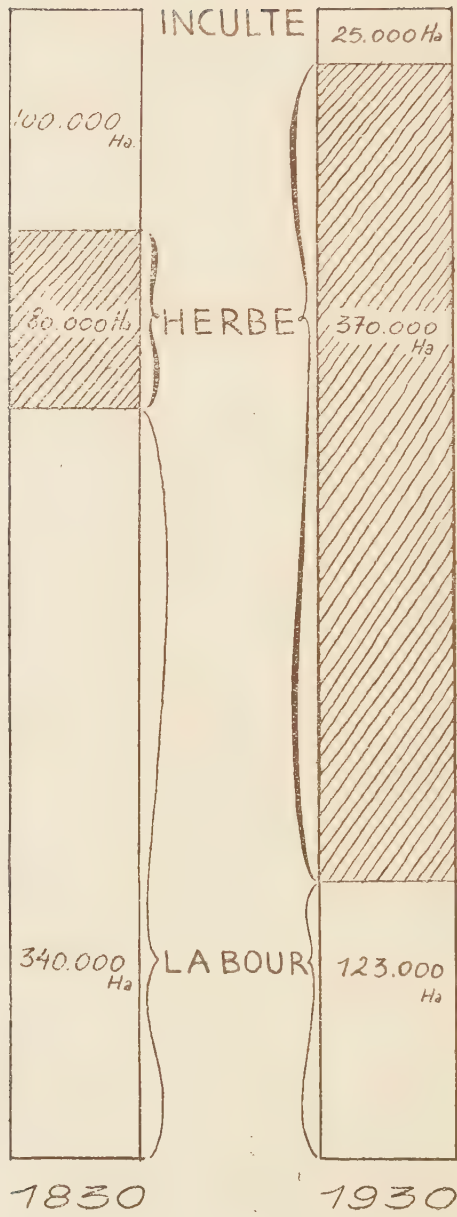
Le phénomène s'est en quelque sorte étendu par rayonnement en partant de la zone de tout temps herbagère, la région de Carentan. Les cantons les plus voisins furent les premiers initiés à la méthode, puis le mouvement s'est étendu de proche en proche comme par une sorte de contagion, contagion de la réussite d'ailleurs.

Il y avait du reste des apôtres de la mise en herbe. Le plus ancien que nous puissions citer est le Comte d'Esterno qui présente en 1841 à l'Association Normande une note sur « *la nécessité de développer les prairies naturelles* »

Cependant, en 1854, le Directeur des Contributions Directes, dans son rapport sur la révision cadastrale, peut encore dire :

« *Après le blé, objet le plus important de la richesse du Département, l'engraissement des bestiaux et l'éducation (sic) des chevaux viennent prendre une place essentielle* ».

Le blé, objet le plus important de la richesse du Département? Certainement, car malgré les faibles rendements, on pouvait exporter d'importants chargements de céréales. Et, comme nous le verrons, les cultivateurs consommaient du seigle, de l'orge, du sarrasin et même de l'avoine, afin de vendre le plus possible le grain le plus cher : le froment. Et les exportations avaient lieu presque tous les ans, vers le Calvados, l'Orne, les Iles de la Manche etc... comme l'indique une enquête prescrite en 1831 par le Ministre



de l'Intérieur. Les quantités sorties, avaient été ainsi évaluées cette année-là :

100.000 hl. de froment
 3.000 hl. de seigle
 50.000 hl. d'orge
 40.000 hl. de sarrasin

Dans le rapport de l'année précédente, le Préfet parlait « des orges, qui entrent encore pour plus d'un quart dans la fourniture des habitants ».

Quoiqu'il en soit, voici les chiffres officiels pour les exportations des grains à l'époque où commence notre enquête :

1830	52.400 hl.
1831	303.000 hl.
1832	240.000 hl.
1833	98.500 hl.
1834	22.300 hl.
1835	74.000 hl.

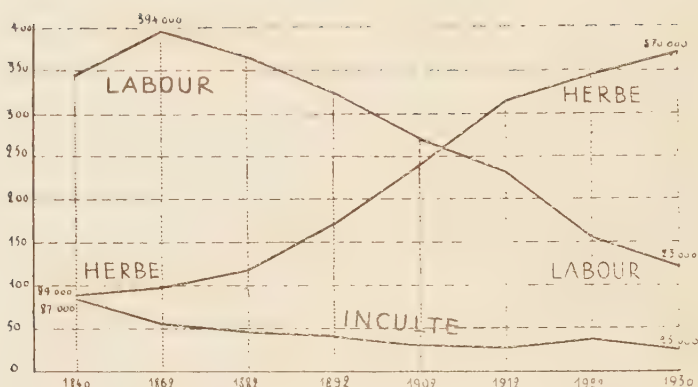
Enfin, les récoltes de 1847 à 1849 ayant donné un fort excédent, l'exportation fut évaluée à :

2.500.000 hl. en 1849
 1.270.000 hl. dans les 6 premiers mois de 1850

 3.770.000 hl. au total en 18 mois.

Or, dans ces dernières années, il a fallu importer annuellement dans la Manche, en grains et farines de toutes sortes, une moyenne de 1.300.000 hl., correspondant à la moitié de la consommation de blé, plus les quantités suivantes pour l'alimentation du bétail (statistique trimestrielle des chemins de fer) :

Avoine	113.000 Qx
Orge (grains et farines) ..	160.000 Qx
Maïs, riz, manioc, etc....	100.000 Qx



Nous avons déjà signalé que le mouvement a débuté aux alentours de Carentan vers 1860. Le compte-rendu de la séance de l'Association Normande tenue à Sainte-Mère-Eglise le 12 mars 1862 l'indique :

« Il est reconnu qu'il y a avantage à convertir des terres labourées en herbages, dans les cantons de Ste-Mère et Montebourg, surtout dans les terrains argileux et humides ».

Puis l'idée se répand vers Coutances comme le signale un rapport du Sous-Préfet en 1866 :

« La culture principale de l'arrondissement est celle des céréales; pourtant depuis quelques années, fermiers et propriétaires cultivateurs créent des herbages et des prairies artificielles, la culture des céréales demandant beaucoup de travail et ne produisant pas autant de profit que l'élevage du bétail ».

Cependant, en 1885, l'évolution devait être encore restreinte, puisque BAUDRILLARD écrivait dans « Les populations agricoles de la France » :

« On peut se demander si la Manche a jusqu'ici tenu un compte suffisant des indications climatiques en faisant au labourage une part qui reste si grande. L'humidité brumeuse qui favorise la végétation fourragère, y contrarie la culture des céréales. L'herbe envahit le sol ensemencé avec trop de facilité et de persistance. Pour que la moisson ne trompe pas les efforts du travail et les avances du capital engagé, il est nécessaire que la terre soit de longue main nettoyée par des sarclages répétés avec soin et encore cela ne suffit-il pas toujours. On signale la tendance à convertir en pâturages les terres de labour qui ne se présentent pas dans des conditions satisfaisantes. Cette contrée a encore du chemin à faire avant d'avoir accompli tout ce qui est désirable dans cette transformation salulaire ».

Aujourd'hui, cette transformation est accomplie et dans la moitié au moins des cantons de la Manche la culture a presque entièrement disparu.

**LES CULTURES DESTINEES A L'HOMME
ET CELLES FAITES POUR LES ANIMAUX**

Il nous a semblé intéressant de rechercher quelles étaient en 1840 et quelles sont aujourd'hui les surfaces cultivées d'une part pour les besoins de l'homme, de l'autre pour l'alimentation des animaux. Les premières ont énormément diminué tandis que les secondes occupent en 1930 plus des 9/10 des surfaces.

En 1840, il faut comprendre dans les cultures réservées à satisfaire la nourriture et la vêtture des humains :

Le froment.....	89.000	hectares
Le seigle et le méteil.....	15.000	—
La moitié de l'orge.....	31.000	—
Un cinquième de l'avoine	5.400	—
La moitié du sarrasin.....	30.000	—
Les trois-quarts des pommes de terre	9.000	—
Les cultures de légumes.....	11.000	—
Les plantes textiles et oléagineuse..	9.700	—

Au total..... 200.100 hectares

Aujourd'hui, le froment est la seule céréale consommée par l'homme, toutes les autres vont aux animaux, y compris le seigle qui sert principalement à engraisser les pores. Il n'y a plus ni plantes textiles, ni plantes oléagineuses. Seules, restent pour les besoins de l'homme les surfaces suivantes :

Froment	25.000	hectares
2/3 des pommes de terre.....	3.000	—
Cultures potagères.....	5.000	—

Au total 33.000 hectares

On ne cultive donc aujourd'hui que le sixième des superficies utilisées pour l'homme en 1840. Aussi, malgré les rendements beaucoup plus élevés, faut-il importer du blé, des pommes de terre, etc...

pour la nourriture des animaux, on cultivait en 1830 :

La moitié de l'orge.....	31.000	hectares
4 5 de l'avoine.....	22.600	—
La moitié du sarrasin.....	30.000	—
1,4 des pommes de terre.....	3.000	—
Les prairies naturelles.....	89.000	—
Les prairies artificielles.....	45.000	—
Au total.....	220.000	—

En 1840, l'homme et les animaux se partageaient à peu près également la superficie totale cultivée. Il en est tout autrement en 1930 et il faut compter pour le bétail :

Céréales secondaires :

(seigle, orge, avoine, sarrasin).....	50.000	hectares
Prairies naturelles.....	370.000	—
Prairies artificielles et fourrages annuels	42.000	—
Au total.....	462.000	—

Les rendements ayant doublé en moyenne de 1840 à 1930, l'ensemble des animaux a, en 1930, 6 fois plus d'aliments à sa disposition qu'en 1840. Et cependant on importe encore des grains et des fourrages !

SPECULATIONS ZOOTECHNIQUES

Nous avons déjà signalé les caractéristiques de l'évolution qui a fait prédominer la production laitière et l'élevage des reproducteurs bovins.

Consécutivement, depuis le début du siècle, des usines de traitement du lait ont été installées par des Sociétés anonymes ou des coopératives afin de produire la crème, le beurre, le fromage, le lait condensé, le lait sec, le lactose, etc... Sans étudier cette branche spéciale de l'économie rurale qui n'utilise d'ailleurs qu'une partie restreinte des six cents millions de litres produits dans la Manche, signalons seulement, pour montrer l'intensité de la production laitière, que dans une seule petite commune, placée près d'une gare (Chef-du-Pont) deux usines travaillent annuellement vingt cinq millions de litres de lait.

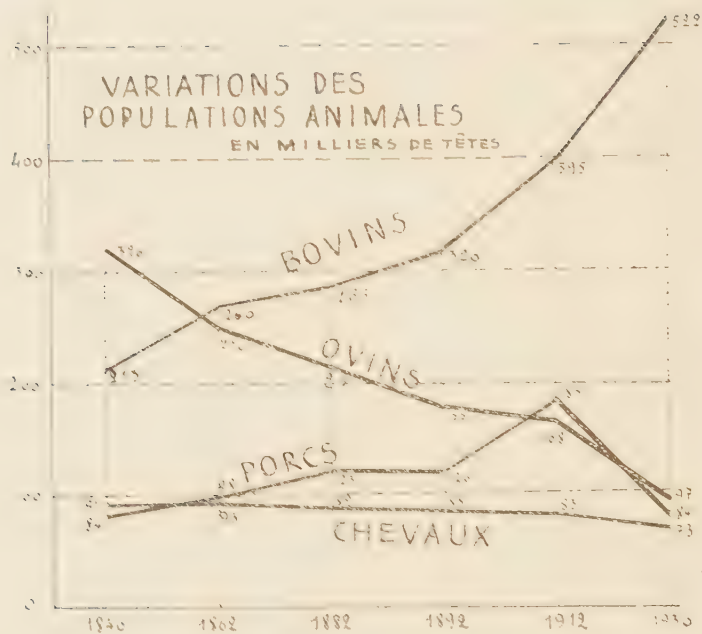
L'utilisation industrielle des sous-produits du lait, très répandue depuis la guerre, a d'ailleurs, en conservant le lait écrémé à l'usine, fait diminuer l'élevage du pore, ainsi qu'il est visible sur le graphique.

Pour chiffrer l'importance relative des diverses productions zootechniques autrefois et aujourd'hui, nous avons, à l'aide des statistiques et des poids unitaires du moment, calculé le poids total des différentes catégories de bétail en millions de kilogrammes :

	1840	1930
EQUIDES	37	18
BOVINS	29	230
OVINS	5	5
PORCINS	3	5
TOTAUX	84	257

Par hectare de superficie totale 140 kgr. 430 kgs.

Par hectare de terre en culture ou en herbage 515 kg.



Ce dernier chiffre fait ressortir toute l'importance que l'élevage a pris aujourd'hui dans la Manche.

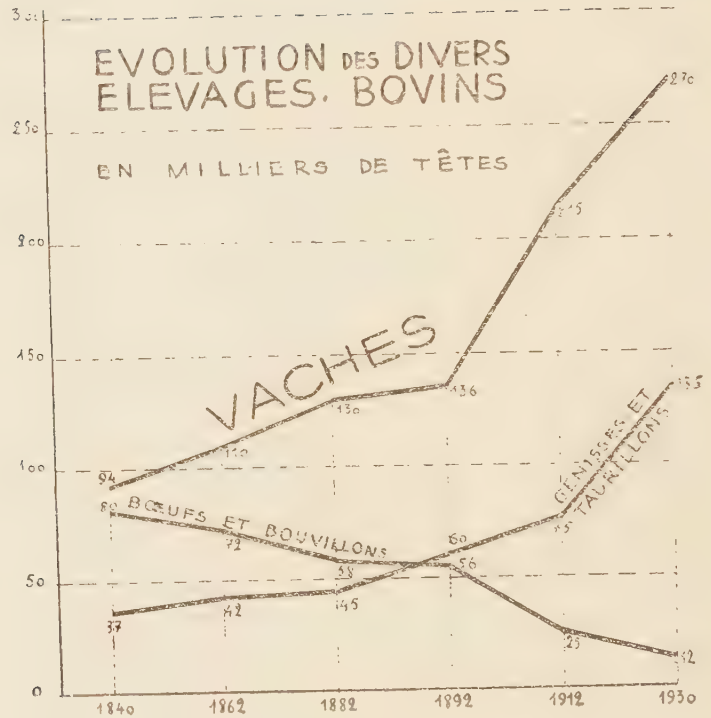
Cependant quelques remarques s'imposent :

1°) L'élevage du cheval a connu de 1885 à 1905 une période de grande prospérité, en raison de la vente facile et rémunératrice des demi-sang anglo-normands comme chevaux de selle et surtout chevaux de voiture. Aujourd'hui la situation est bien changée, par suite du développement de l'automobile et l'armée reste le seul client de ce modèle autrefois si largement utilisé.

Aussi le nombre des juments saillies, qui dépassait 32.000 vers 1905, semble aujourd'hui se stabiliser entre 22 et 23.000. Et la moitié de ces derniers chiffres est constitué par des saillies d'étalons de trait, inconnus jusqu'à la fin de la guerre.

2°) La différence de la production de viande de mouton est beaucoup moindre que ne semble l'indiquer la comparaison des statistiques. En effet, à l'époque où commence notre étude, les moutons de boucherie étaient abattus vers 2 ans, après avoir couru chaudières et pacages, tandis que maintenant, sur de gras pâturages, on peut faire des agneaux précoces, tués entre 5 et 8 mois. Ces jeunes bêtes fournissent un bon rendement d'une viande extrêmement estimée et recherchée, et cependant n'apparaissent sur aucun recensement.

3°) On pourrait faire une remarque un peu analogue à propos des porcs. L'obtention d'une plus grande précocité permet de produire plus de viande dans le même temps, avec le même effectif.



COMPARAISON ENTRE LES STATISTIQUES AGRICOLES POUR LE CANTON DE SAINT-LO

	1852	1930
Prairies Naturelles.....	694	4.546
Terres labourables.....	4.924	1 035
Blé	1.672	236
Seigle	26	0
Avoine	833	170
Orge	518	153
Sarrasin	895	113
Total des céréales.....	3.944	666
Lin, chanvre.....	57	0
Légumes secs.....	72	0
Chevaux	1.155	745
Taureaux	24	57
Bœufs	341	3
Vaches	1.371	3.324
Bovillons	478	11
Genisses	475	1.466
Veaux élevés dans l'année.....	520	881
Veaux engraisés dans l'année.....	530	1.740
Moutons	2.530	515
Porcs	1.164	1.792

Les remarques faites précédemment, lors de la comparaison des statistiques générales 1839 et 1929, s'appliquent ici. Seulement, dans le canton de Saint-Lô en 1852, comme animaux de trait, les chevaux dominaient déjà, de beaucoup les bœufs, dont l'effectif est alors restreint, effectif aujourd'hui à peu près nul.

On constate le grand accroissement du nombre des vaches laitières et encore plus du nombre des veaux de boucherie, la réduction au cinquième de la population ovine entre 1852 et 1930,

UNE FERME TYPE DE LA REGION DE SAINT-LO

en 1875 et en 1930

Grâce aux souvenirs d'une saisissante précision, que certains des plus anciens agriculteurs et éleveurs de la région gardent de leur jeunesse, il nous a été possible de reconstituer la ferme-type des environs de 1875, époque à laquelle, nous l'avons vu, il y avait dans la Manche autant de blé que d'herbe. En particulier, les régions ouest et sud de l'arrondissement de Saint-Lô n'étaient pas encore envahies par la prairie. C'est là, en plein centre du département, que nous situons notre ferme-type.

Elle aura comme surface totale 15 hectares (75 vergées en mesure du pays). C'est la superficie très courante pour une petite exploitation familiale qu'à l'époque actuelle un ménage avec deux enfants (par exemple une fille de 17 à 19 ans et un fils de 14 à 16 ans) peut fort bien faire valoir sans avoir recours à la main d'œuvre salariée. En 1875, au contraire, les travaux de culture obligeaient à occuper de plus : un grand valet (charretier) et un valet à tout faire.

Dressons le tableau des productions végétales et des existences animales sur cette ferme, autrefois et aujourd'hui. Notre unité de surface sera la vergée (20 ares) mesure très pratique dans la région et qui nous évitera d'énoncer des fractions.

FERME-TYPE DE LA REGION DE SAINT-LO

	1875	1930
Prairies	15	70
Labour	60	5
Sarrasin	15	1
Blé	15	1
Orge	15	2
Trèfle	15	1
Chevaux	2	1
Boeufs	2	0
Bouvillons d'élevage.....	2	0
Vaches	1	10
Genisses	2	5
Veaux d'élevage.....	1	3
Veaux engraisés dans l'année....	1	5
Porcs	6	3
Truies	2	2

TROISIÈME PARTIE

CAUSES
DES
MODIFICATIONS ÉCONOMIQUES
DANS LA MANCHE

EXPLICATION DES FAITS

« L'agriculture est soumise à la triple loi
du sol, du climat et du marché ».

Lecomte et al.

Classiquement nous pouvons ranger ainsi les causes
déterminant la spécialisation précédemment étudiée :

1°) *Milieu physique*. — où nous trouvons :
Facteur quasi indifférent : le sol
Facteur potentiel puissant : le climat.

2°) *Milieu économique*. — On y distingue :
Facteur dominant : l'augmentation de la consommation et de la valeur des produits animaux par rapport à la consommation et à la valeur des produits végétaux
Facteur déterminant : l'amélioration des moyens de transport.

3°) *Milieu social*. — Facteur accessoire :
la dépopulation rurale.

4°) *Cause spéciale d'ordre technique*. —
Facteur déterminant le choix entre les spéculations zootechniques possibles : expansion considérable de la race bovine locale.

Nous allons passer successivement en revue ces différentes idées.

MILIEU PHYSIQUE

Le milieu physique délimite les possibilités agricoles d'un « pays » et surtout précise les spécialisations possibles. Dans la gamme des productions indiquées par lui, l'exploitant choisit la note la plus avantageuse en raison des conditions économiques.

Deux éléments forment ce milieu physique : le sol, le climat. Nous pensons qu'il ne faut plus à notre époque faire la part trop large au premier, trop réduite au second. La science appliquée aux techniques agricoles a modifié l'ancien point de vue. Quand les conditions économiques rendent nécessaire et possible une amélioration chimique, et même parfois physique, du sol, on modifie ce facteur, autrefois immuable, de la production. Engrais et amendements permettent sur ce point de forcer la nature.

Que faire au contraire contre le climat, en grande culture ?

Pratiquement rien.

Il faut même remarquer qu'un terrain géologique identique donne souvent des sols agricoles différents sous l'action variée des climats.

C'est pourquoi nous insisterons plus sur la climatologie que sur la géologie et l'agrologie.

LE SOL

La notice sur le département de la Manche faite à l'occasion de la Prime d'Honneur de 1866 répartit ainsi les sols du département de la Manche :

Sols de riche terreau.....	57000 Ha
Terres argileuses.....	60.000 Ha
Terres tourbeuses ou marécageuses....	65.000 Ha
Terrain pierreux ou graveleux.....	210.000 Ha
Sols sablonneux.....	57.000 Ha
Terrains crayeux ou calcaires.....	3.000 Ha
Pays de bruyères ou de landes.....	68.000 Ha

Donc 117.000 hectares seulement de sols riches, soit moins du cinquième de la superficie totale, contre 335.000 ha de terres médiocres et 63.000 hectares incultes.

Donnons la parole à des savants d'une indiscutable compétence :

M. Henri HITIER :

« Le sud du Cotentin est traversé par une longue chaîne de collines qui commencent à l'ouest de Mortain. Cette chaîne, composée essentiellement de gres armoricain est des plus pittoresques ; mais le gres armoricain, généralement dur et compact, est rebelle à toute culture. C'est le pays où il y avait plus de pierres que de pain.

« Au Nord de cette chaîne, s'étend une région formée de bandes de schistes séparées par des lignes granitiques disposées de l'est à l'ouest. C'est le Bocage Normand, vaste mer de feuillage. Le Bocage Normand a conservé longtemps les caractères de la Bretagne et de la Vendée. Les amendements calcaires en firent réellement une terre normande.

« La partie nord-ouest du Cotentin ne peut mériter le nom de Bocage, ayant bien moins d'arbres. Les landes y couvrent encore maints espaces des parties les plus pauvres, en terre granitique surtout. Mais les engrais de mer ont pu y être apportés facilement. Varech et sables calcaires, si abondants sur le littoral, ont transformé le sol ».

RISLER :

« Du reste ce qui a fait la réputation agricole du Cotentin et lui a permis de nous donner sa célèbre rare de vaches laitières, c'est la partie sud-est de la région granitique, le Bocage normand. Elle est coupée de vallées et d'étangs jurassiques sur lesquels se dressent quelques lambeaux de trias et au-dessus desquels, sur les collines, s'étendent de vastes plateaux de trias, et sur les alluvions de la mer ».

P. BERTHAULT :

« Mais la composition chimique des schistes si différente de celle des marnes jurassiques a été longtemps un obstacle et, tandis que sur ces dernières le bétail engraisait ou fondait en lait, il restait maigre sur les premiers et ne donnait qu'un faible rendement à la traite. Il a fallu, pour obtenir le résultat cherché, enrichir le sol en chaux et en acide phosphorique ».

Somme toute, exception faite du plateau jurassique qui s'étend de Saint-Côme-du-Mont à Montebourg, et de certains alluvions profonds, le sol est naturellement de médiocre fertilité. Rameau nord du Massif Armo-

ricain, l'ensemble du département est à base de grès, de granits et de schistes.

Les grès fournissent des sols sableux, légers, peu profonds, parfois stériles comme la Lande de Lessay.

Les granits donnent des terres analogues, préférables cependant, parce que moins pauvres et moins superficielles.

Des schistes dérivent au contraire souvent des argiles, surtout dans les fonds de vallées ou sur les parties à peu près horizontales. Au contraire, sur des coteaux assez inclinés, on trouve des sols graveleux provenant des phyllades de Saint-Lô, par exemple.

Au total, la constitution physique des sols de la Manche est diverse. Au contraire, le sous-sol est presque toujours imperméable (grès, granits ou schistes, rarement perméable (plateau jurassique). C'est le seul point à retenir comme favorable à la transformation en prairies.

Au point de vue chimique, qu'elles dérivent des schistes, granits ou grès, les terres manquent essentiellement de calcium et de phosphore. Mais il y a bien longtemps que les cultivateurs savent remédier à ce défaut avec les sables de mer.

Au siècle dernier, Isidore Pierre évaluait à 2 millions de mètres cubes la tangue utilisée annuellement dans la Manche. Comme un mètre cube pèse 1.300 kgs et que les tangues contiennent 40 à 50 % de carbonate de chaux, l'apport annuel correspondait à 1.200.000 tonnes de calcaire très actif, plus une quantité importante de phosphate de chaux.

A la même époque, l'emploi de la chaux, connu de toute antiquité s'était beaucoup développé et dépassa 100.000 tonnes par an de chaux grasses en roches.

La masse des amendements calcaires enfouis dans les sols de la Manche a été tellement considérable qu'après trente années d'abandon du chaulage, certaines terres géologiquement privées de chaux, font encore effervescence sous l'action d'un acide,

L'emploi méthodique et régulier des amendements avait été remarqué par A. BOITEL qui écrivait :

« Nulle part, les tombes destinées à apporter au sol le calcaire absent, ne sont plus nombreuses que dans le Cotentin. En nulle autre région on ne recueille mieux les débris organiques, les terreaux, les gazons, pour les incorporer aux prairies après un mélange intime avec la chaux ou les sables calcaires. Aussi en sol schisteux trouve-t-on aujourd'hui des herbages dont la flore comprend jusqu'à 4/10 de légumineuses, dans lesquels en certains points le trèfle blanc forme un tapis ne laissant passer que les fines tiges des paturins des prés.

Sur les côtes enfin, la récolte des varechs était activement poussée autrefois, afin d'enrichir les terres en azote et potassium. Mais aujourd'hui, malheureusement, amendements, tombes et engrais marins sont négligés de plus en plus, en raison à la fois de l'usage des engrais chimiques et du manque de main-d'œuvre.

Les fertilisants commerciaux ont d'ailleurs joué eux aussi un rôle de premier ordre dans l'amélioration quantitative et qualitative de la production végétale et par contre-coup de l'élevage. L'action la plus importante à considérer est celle des engrais phosphatés, les plus anciennement utilisés, les plus nécessaires aussi en raison du déficit des sols en phosphore. Eux surtout ont permis le développement des légumineuses dans les prairies, c'est-à-dire la bonne alimentation des animaux en herbe comme en foin. D'abord apporté sous forme de phosphates naturels, l'acide phosphorique le fut ensuite dans l'état plus assimilable de superphosphates et de scories de déphosphoration.

Si les engrais phosphatés sont utilisés depuis plus d'un demi siècle, les fertilisants azotés et potassiques ne l'ont été que tout récemment et leur emploi n'a réellement pris de l'importance que depuis une dizaine d'années. Azote et potasse n'ont donc pu avoir sur la qualité des terres une action analogue à celle des phosphates. Cependant, il est nécessaire d'indiquer que leur usage se répand beaucoup, permettant d'avoir sur la même ferme plus d'animaux et de les mieux nourrir.

Voici quelle fut à peu près la consommation des principaux engrais dans la Manche en 1929 (y compris ceux utilisés sous forme d'engrais composés) :

Superphosphates	38.000 tonnes
Scories de déphosphoration.....	20.000
Sylvinite riche	9.000
Chlorure de potassium.....	1.500
Nitrates de soude et de chaux.....	1.200
Sulfate d'ammoniaque et cianamide..	2.100

On comprend aisément que toutes ces substances : amendements, fumiers et composts, engrais de mer, engrais chimiques, ont pu transformer radicalement un sol naturellement assez pauvre et permettre de créer de riches prairies là où se trouvaient autrefois des landes si étendues.

De plus, les herbages longtemps pâturés se sont enrichis d'eux-mêmes en azote et ont accumulé une masse d'humus, précieuse éponge et réservoir d'eau, merveilleux volant de fertilité.

En résumé, on peut affirmer que :

1°) le sol de la Manche, originellement pauvre en son ensemble a été rendu très productif par le travail séculaire des cultivateurs.

2°) les terres n'avaient pas une prédisposition particulière à l'herbe, puisqu'à côté des argiles on trouve beaucoup de sables et de graviers,

3°) seule l'imperméabilité du sous-sol favorisait la création de prairies.

CLIMAT

« L'eau fait l'herbe »
(RISLER)

Tout le monde sait que le climat de la Manche est doux et humide. Il est nécessaire cependant de préciser nettement les conditions météorologiques de la région. A notre avis le climat est le facteur primordial qui a dicté la spécialisation agricole. C'est en effet grâce à la grande pluviosité, à la nébulosité constante, comme à l'absence d'hivers rigoureux et d'étés chauds, que notre département a pu couvrir près des trois quarts de sa surface d'herbages où le bétail reste jour et nuit presque toute l'année.

Pour mieux définir le climat qui nous intéresse, nous prendrons comme point de comparaison une station proche (170 km.) et sur la même latitude que le sud de la Manche. Mais Chartres est sous un ciel bien différent. C'est le centre d'un pays à céréales.

TEMPERATURE

Les variations annuelles de température sont faibles dans la Manche grâce à la proximité de la mer qui borde et même entoure le département... Nous prendrons comme exemple un endroit très maritime (Cap de la Hague) une station presque maritime (Sainte-Marie-du-Mont) et enfin le point le plus continental du département (Beauficel).

	Chartres	Hague	Ste Marie- du Mont	Beau- ficel
Moyenne du mois le plus chaud	18,6	16,2	16,6	16,8
Moyenne du mois le plus froid	3,6	6,1	4,5	3,7
Ecart de ces moyennes.	15'	10'1	12'4	14'1

Encore faut-il tenir compte que la variation de la température dans la journée est beaucoup plus faible dans la Manche, (en raison d'une grande nébulosité) qu'elle n'est à Chartres où pour une même moyenne il fait plus froid au lever du soleil et plus chaud au

milieu de l'après-midi. Ainsi s'explique-t-on que le maximum atteigne près de 40° à Chartres alors qu'il est exceptionnel de voir le thermomètre marquer 30° à Sainte-Marie-du-Mont.

PLUVIOSITE

Le total des chutes d'eau annuelles atteint péniblement 600 mm. à Chartres. Voici au contraire ce qu'on enregistre du Nord au Sud de la Manche :

Cherbourg	863
Sauxemesnil	1.107
Sainte-Marie-du-Mont	844
Saint-Lo	857
Coutances	1.016
Avranches	886
Beauficel	1.133
Le Teilleul.....	883

Il n'existe presque pas d'endroits où la hauteur normale de pluie soit inférieure à 800 mm. et nombre de stations reçoivent plus de un mètre d'eau.

Au point de vue qui nous intéresse, (possibilité de créer des herbages) ce qui importe en pluviométrie, c'est de chiffrer le minimum mensuel qui est :

à Chartres	de 28 mm. en septembre
à Saint-Lo.....	de 51 mm. en avril
à Coutances....	de 62 mm. en février
à Avranches....	de 58 mm. en avril
à Beauficel.....	de 84 mm. en mars

Le minimum à Chartres est donc deux ou trois fois plus faible que dans la Manche. Et surtout la sécheresse vient en septembre, à la fin de l'été, au moment où le besoin d'eau se fait le plus sentir. Aussi est il naturel de voir à ce moment en Beauce, l'herbe grillée sur le bord des chemins. Au contraire, le minimum, très élevé, se produit dans la Manche en février, mars

ou avril, au moment où la température est basse, l'évaporation lente, et après les chutes d'eau importantes de l'automne et de l'hiver.

Il est une caractéristique de la pluie difficile à chiffrer : sa plus ou moins grande intensité. Contentons nous donc d'impressions, très nettes d'ailleurs. « Ciel tout en pluies fines » déclare M. Henri Hitier. Les pluies brusques sont exceptionnelles, en effet la presque totalité de l'eau tombée provient de ces fines pluies qui durent des journées entières, de ces crachins ou bruines caractéristiques, qui imprègnent très complètement le sol et arrivent à pénétrer au plus profond des terres argileuses.

NEBULOSITE

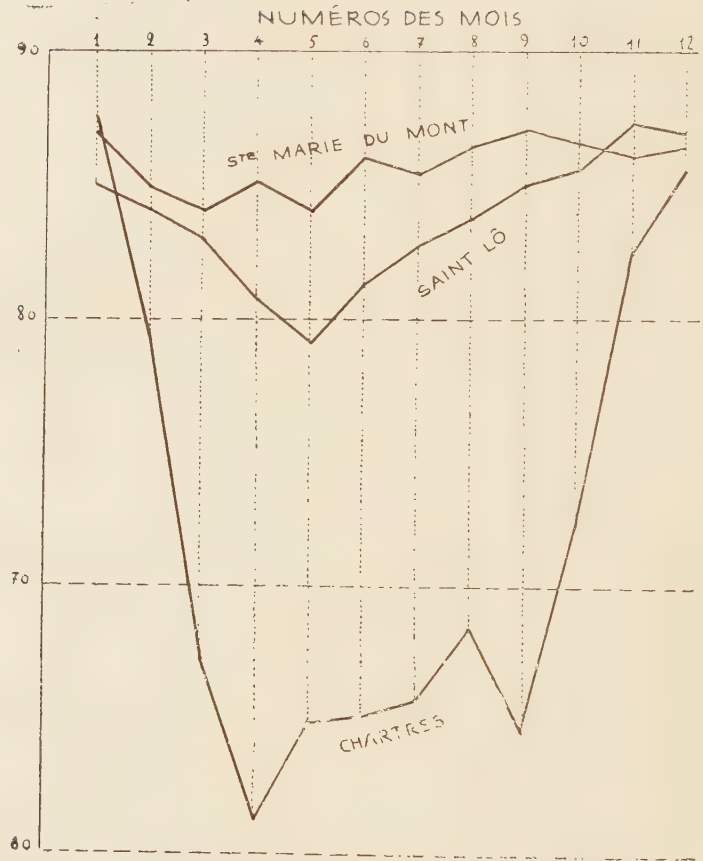
Une importante caractéristique du ciel qui nous intéresse est sa très grande nébulosité. Les observations grossières que nous avons pu faire à Saint-Lô peuvent se résumer ainsi :

Ciel couvert, 220 jours par an
Ciel demi-couvert, 90 jours par an
Quelques nuages, 50 jours par an
Aucun nuage, 5 à 6 jours

HYGROSCOPICITE

L'humidité de l'air est la résultante des conditions précédentes de température, de pluviosité et de nébulosité. D'autre part, plus l'humidité de l'air est grande, plus le climat est favorable aux prairies. Le simple graphique ci-contre montre que dans la Manche la teneur de l'air en vapeur d'eau est toujours voisine du maximum. A Sainte-Marie-du-Mont, station maritime, la teneur en eau de l'atmosphère se maintient toute l'année aux environs de 85. A Saint-Lô, station semi-continentale pour la Manche, le minimum reste encore très élevé, à peine au-dessous de 80. Nous voyons, au contraire, à Chartres l'hygroscopticité des mois d'été se tenir autour de 65.

Pour la moyenne de la saison sèche (mars à septem-



ETAT HYGROMETRIQUE DE L'AIR
MOYENNES MENSUELLES DES OBSERVATIONS A 1911

bre inclus) l'écart avec le maximum absolu (100) atteint :

15° à Sainte-Marie-du-Mont,

17° à Saint-Lô.

35° à Chartres.

LE REGIME DES VENTS

Pour un météorologiste, pour un marin, pour un aviateur, le régime des vents au-dessus du territoire du département de la Manche serait intéressant à étudier. Il est d'ailleurs extrêmement complexe. Pour l'agriculteur, ou plutôt pour la plante qu'il cultive, pour les animaux qu'il élève, la question ne se pose pas.

Et pourtant dirait celui qui ne connaît pas le pays, cette presque île doit être traversée de violents courants d'air. Oui mais, depuis des temps immémoriaux, les exploitants du sol ont su y remédier habilement. Presque tout entier, le département est bocager. Les arbres à hautes tiges ralentissent le vent et au-dessous d'eux les talus garnis de haies, qui forment clôtures, arrêtent tout mouvement de l'air de sorte que dans les petits clos, qui dépassent rarement un hectare, on peut considérer le vent comme inexistant. Et cependant quand on passe certains jours dans la zone absolument privée de toute végétation arbustive : les marais du Cotentin, on s'aperçoit que l'air n'est pas immobile ; le vent y est même violent.

Les abris que constituent les talus garnis d'arbres et de haies, non seulement protègent la végétation, celle des prairies notamment, contre l'action desséchante des vents (le hâle disent les cultivateurs) mais ils permettent aussi de maintenir les animaux presque constamment dehors, de faire l'élevage en plein air, le plus naturel, le plus sain et le plus avantageux aussi.

L'abri complexe du talus, de l'arbuste et de l'arbre protège le bétail très bien contre les vents, assez bien contre la pluie et même contre la neige qui laisse tou-

jours une bande de terre indemne de son manteau blanc.

C'est là une véritable méthode culturale qui améliore encore les conditions climatiques déjà si favorables.

CONCLUSION

L'exposé précédent suffit à faire comprendre à quel point le climat de la région qui nous intéresse convient à la mise en herbe des terres, même légères et peu profondes.

Ces mêmes conditions météorologiques, améliorées encore par l'action de l'homme habile à créer des abris, sont les plus propices à la production laitière, développée par la grande hygroscopicité de l'air, et à l'élevage des jeunes en plein air, grâce à la douceur de la température.

**AUGMENTATION DE LA VALEUR
DES PRODUITS ANIMAUX PAR RAPPORT A LA VALEUR
DES PRODUITS VEGETAUX**

Si l'on suit, depuis un siècle, les courbes des prix des produits agricoles, on observe que dans l'ensemble, la valeur de ceux qui nous viennent des animaux a beaucoup augmenté, tandis qu'a peu varié le poids d'or nécessaire pour acquérir une quantité déterminée de matière végétale.

Il nous a semblé intéressant de réunir sur un même graphique les courbes des valeurs dans la Manche, depuis cent ans :

de 1.000 kgs de blé

de 1.000 litres de lait à la consommation

de 100 kilogs de viande de veau (1)

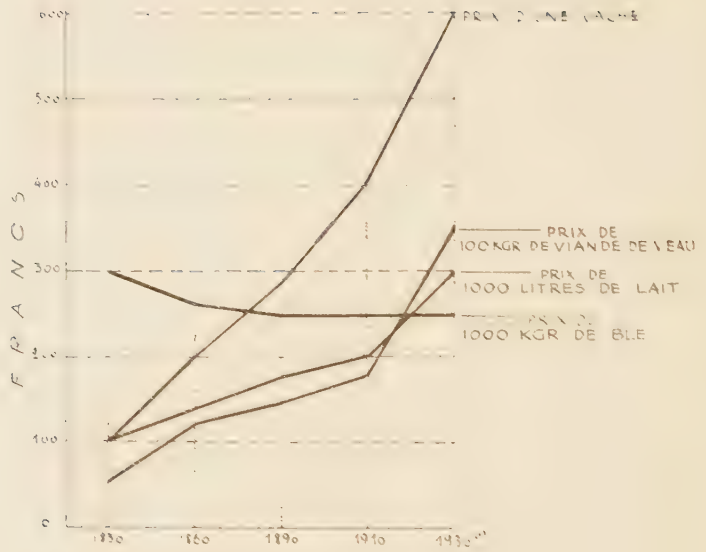
d'une vache moyenne

Le prix du blé a légèrement baissé, tandis que les produits animaux ont des courbes ascendantes et que la valeur de la vache fait une montée sensationnelle.

Quelles sont donc les raisons de ce décalage considérable entre les valeurs animales et les valeurs végétales ? Tout simplement l'accroissement de la consommation de la viande, du beurre, du fromage etc... Cette consommation s'est développée d'abord dans les villes puis dans les campagnes .

Voici quelques chiffres qui nous ont été fournis par l'Administration de l'Octroi de Paris :

(1) La race normande est celle avec laquelle on fait le plus de veaux gras.



(1) EN FRANCS D'AVANT-GUERRE

1°) Total des viandes introduites après l'abatage et des viandes abattues à la Villette.

en 1850 : 55 millions de kgs.

en 1929 : 292 millions de kgs

2°) Progression de l'introduction des viandes abattues :

	1801	325 tonnes
	1810	897
	1820	1.272
	1830	2.620
	1840	2.945
	1850	9.057
	1860	14.020
autour de	1870 environ	19.500
	1880	25.482
	1890	42.292
	1900	40.892
	1910	46.248
	1920	86.134

3°) Progression des entrées de beurre :

1848	2.245 tonnes
1858	2.860
1868	4.227
1878	4.565
1888	18.823
1898	21.662
1908	24.658
1919	28.457
1924	31.558

Mais Paris est loin d'être le seul gros consommateur surtout à notre époque. Par exemple, le département que nous étudions, mange beaucoup plus de viande qu'autrefois, en raison surtout de la grande part prise par cette substance dans l'alimentation des campagnes.

Pour la Manche, en 1839, la consommation par tête et par an était seulement de 3 kgs pour la viande de bœuf, 1 kg. 2 pour le veau : aujourd'hui elle est de 11 kgs 5 pour le bœuf, plus de 10 kgs pour le veau : 21 kgs pour le porc et 2 kgs 5 pour le mouton. Au total, on arrive pour 1929 à 45 kgs par tête d'habitant, chiffre considérable, bien supérieur du reste à la moyenne française.

Si l'on tient compte des enfants, des vieillards, de ce qu'il y a au moins par semaine un jour de maigre et un jour de volaille, on arrive à évaluer la consommation journalière d'un homme adulte dans la Manche à plus de 250 gr. de viande, souvent 300 gr. à la campagne.

Les hygiénistes trouveront d'ailleurs cette quantité beaucoup trop élevée.

Un dernier chiffre pour montrer à quel point la situation économique de l'agriculture a été modifiée par ce décalage des valeurs animales et végétales : vers 1830, on pouvait acheter une vache avec, 3, 4 ou 5 sacs de blé au printemps de 1930, il fallait au moins 25 sacs.

Et voilà pourquoi le bétail n'est plus « un mal nécessaire », mais une grande source de profit.

L'AMELIORATION DES MOYENS DE TRANSPORT

« Les moyens de transport sont les principaux moteurs du progrès » a-t-on dit. Dans le cas particulier qui nous occupe, les facilités de transport ont été l'occasion déterminante de la spécialisation du département. Inutile d'insister sur ce point, de chercher à démontrer ce qui crève les yeux : pour se spécialiser il faut échanger des produits, donc les transporter.

C'est ce qu'avait bien compris la Commission réunie pour l'enquête agricole de 1866, dont le chapitre de débouchés, indiquait :

« Certains produits tels que les bœufs, les vaches grasses et les beurres sont expédiés directement sur Paris par les producteurs. L'amélioration des routes, la création du chemin de fer de Paris à Cherbourg, avec embranchement sur Saint-Lô, ont grandement facilité la circulation, le transport des bestiaux et denrées.

« La Commission est d'avis que pour les augmenter encore, et donner au département une part équitable dans la répartition des voies ferrées pour lesquelles il est loin d'être, relativement à sa surface, à la hauteur des autres départements, les lignes ferrées suivantes devraient être établies :

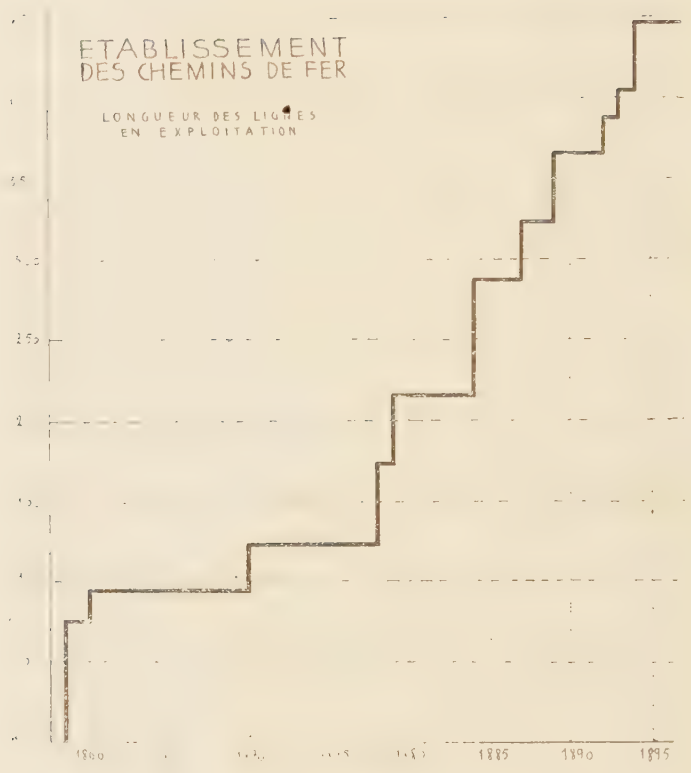
1°) terminer le plus promptement possible la ligne de Granville

2°) Exécuter le chemin de fer de Cherbourg à Brest

3°) Construire une ligne qui se dirigerait d'Avranches vers Domfront.

4°) Etablir une autre ligne qui reliait les forts de Diélette, de Carteret et de Portbail avec Carentan

5°) Enfin, doter le pays d'une ligne qui reliait Coutances à Sottevast ou Valognes en passant par St-Sauveur-Lendelin, Périers, Lessay, La Haye-du-Puits, Saint-Sauveur-le-Vicomte et Bricquebec.



L'installation des chemins de fer, le grand événement économique du siècle, se poursuivit dans la Manche de 1858 (ligne Caen-Cherbourg) à 1894. L'extension du réseau ferré pendant cette période est précisée par le graphique ci-contre.

Nous ne nous lancerons pas dans une statistique ferroviaire. Puisque la dominante de notre étude est l'élevage, citons seulement les chiffres capables de montrer l'importance des transports de bestiaux vifs ou morts :

Pendant les trois premiers mois de chaque année, les chemins de fer sortent de la Manche environ 30.000 têtes de bovins vivants (bien entendu, dans l'intérieur même du département un grand trafic de bétail se fait aussi par wagons).

Mais l'expédition des viandes sur Paris a pris aussi un énorme essor, comme nous l'avons vu déjà et la Manche en a sa large part avec plus de 8 millions de kilogrammes en 1929 (chiffre fourni par la Société d'exploitation des wagons frigorifiques du réseau de l'Etat). Cette viande, abattue aux centres de la production, représente annuellement plus de 80.000 veaux, 40 à 50.000 pores, etc....

Si le rail fit une révolution dans les transports lointains, il ne faut pas oublier cependant les routes et chemins qui permirent d'amener facilement et rapidement au marché le beurre, les veaux, les pores, etc... et qui, depuis la création des usines pour le traitement du lait, sont nécessaires au ramassage quotidien de cette matière première liquide.

Les plus anciens documents que nous possédions sont de 1833. Ils indiquent 335 km. de routes royales et 228 km. de routes départementales. Les chemins ruraux existant en outre étaient des plus primitifs. Beaucoup demeuraient impraticables aux voitures une grande partie de l'année. Pendant la période humide, les transports n'y pouvaient être exécutés qu'à cheval ou en traîneau.

Voici d'ailleurs quelques réflexions faites par un cultivateur au début du siècle dernier :

« *L'usage de mettre dans les chemins de la terre.* »

de la paille et autres fourrages pour composer les engrais est porté par les bordiers des chemins à un degré intolérable d'impudence. La plupart ne ménagent pas même un sentier pour les piétons qui sont obligés de se mettre dans la boue à mi-jambes pour piler et broyer ces terreaux; parce que tel est le bon plaisir et l'intérêt de MM. les bordiers qui, à l'exemple et à l'envie les uns des autres, accumulent dans les chemins les plus fréquentés des amas de boue, dans lesquels les hommes et les chevaux demeurent souvent embourbés ».

« M. le Préfet qui a déjà débarrassé nos chemins des branchages, des épines et des ronces qui les obstruaient..... »

En 1836, à la création du Service Vicinal, on classe 440 km. de chemins de grande communication. En 1850, les chemins classés atteignent 1.028 km., mais 658 seulement étaient en état d'entretien. Un rapport de 1860 indique qu'on est arrivé à entretenir 939 km. de ces voies.

Les routes royales, devenues impériales, puis nationales, ne se sont pas beaucoup étendues. Elles couvrent aujourd'hui 378 km.

Au contraire, la vicinalité engloba successivement :

en 1838, 4.664 km. de chemins de tous ordres .

en 1898, 5.735

en 1908, 6.051

en 1913, 6.051

en 1913, 7.300

en 1930, 7.400

Ces quelques chiffres montrent combien il est plus facile aujourd'hui qu'autrefois de sortir de la ferme pour porter au marché ou aux usines (laiteries, distilleries de pommes etc...) les denrées agricoles, comme aussi d'amener dans l'exploitation les produits (engrais, aliments du bétail etc...) ou les machines nécessaires à la culture.

LA DEPOPULATION RURALE

Quelle chute vertigineuse a subi la population de la Manche de 1851 à 1921. La brutalité des chiffres se passe de tout commentaire. Voici les recensements :

1851 — 600.882

1861 — 591.421

1871 — 544.776

1881 — 526.377

1891 — 513.815

1901 — 491.372

1911 — 474.006

1921 — 425.512

Cette diminution de 175.000 habitants en 70 ans est due à un déficit constant dans la natalité. Elle s'est à peu près entièrement répercutée sur la population attachée à la terre. En effet, la population urbaine s'est maintenue, l'accroissement de Cherbourg et de sa banlieue compensant la réduction de la plupart des villes.

En effet de 1836 à 1901 seulement la population urbaine passe de 27 % à 41 % tandis que la population rurale baisse de 73 % à 55 %.

Aussi l'arrondissement de Coutances, le plus nettement agricole, perd, de 1851 à 1901, 26 habitants au kilomètre carré, sa densité tombant de 88,8 à 62,9. Mais parmi ce qu'on est convenu d'appeler la population rurale, c'est-à-dire celle qui n'habite pas les villes, on comprend les commerçants et artisans des bourgs et villages, qui sont aussi nombreux qu'avant.

C'est donc l'effectif agricole vrai qui a fléchi, une partie allant combler le manque de main d'œuvre dans les villes.

Cet effectif agricole, qui peut être évalué à 400.000 environ en 1851, doit être actuellement réduit à 225.000

On comprend sans peine que la dépopulation agricole régulière, provoquant un déficit constant de travailleurs, fut un actif facteur pour l'extension de l'herbe.

On ne saurait mieux dire que M. HOUEL qui constate dans son rapport sur la Prime d'Honneur de la Manche en 1890 :

« La partie du territoire consacrée à l'élevage augmente constamment au détriment de la culture des céréales et cela par suite de la rareté de la main d'œuvre dont le prix n'a cessé de croître en même temps que le prix moyen des céréales baissait progressivement ».

Densité de la population

	1851	1901	1921
En France	62,5	72,6	74,5
Dans la Manche	93,7	76,6	70

EXPANSION DE LA RACE BOVINE COTENTINE

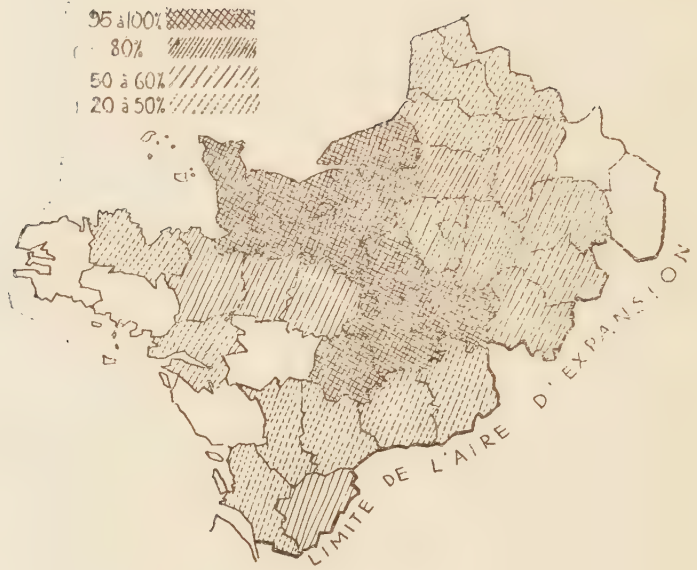
Le 15 septembre 1842 « Le Conseil Général de la Manche croit servir efficacement les progrès agricoles de la France en appelant toute l'attention du Gouvernement sur les qualités éminentes de la race bovine du Cotentin dont la propagation dans les autres départements du Royaume ne manquerait pas d'exercer une heureuse influence sur l'amélioration du bétail et la richesse nationale » .

Ceux qui votèrent d'enthousiasme cette motion avaient une juste vision de l'avenir. 90 ans plus tard, la race bovine Cotentine, ayant absorbé depuis la race Normande, tout en prenant son nom, est en France la plus importante des variétés de bêtes à cornes, élevée en quantité notable dans 38 départements, représentant presque le quart du troupeau bovin français, approvisionnant la Villette pendant la moitié de l'année, fournissant plus du tiers du lait français. D'ailleurs un coup d'œil sur la carte ci-jointe dira plus et mieux que de longues explications.

Quelle était la situation de cette race il y a un siècle ?

Aucun document précis n'existe jusque vers 1850. Mais des phrases éparses dans les rapports manuscrits de l'époque nous font penser que seul le plateau de Sainte-Mère-Eglise et les zones avoisinantes, unique région de sol naturellement fertile, originairement riche en chaux et acide phosphorique, possédaient le type qui a prédominé ensuite en Normandie au point d'absorber par croisement continu toutes les autres variétés locales.

Nous devons notamment rapporter la phrase suivante écrite en 1837 par le Comte de Moncel qui tout en pratiquant l'agriculture et l'élevage présidait avec



CARTE

de l'aire d'expansion de la race normande (avec pour chaque département la proportion de bovins normands dans l'effectif des bêtes à cornes).

beaucoup d'autorité et de compétence la Société d'agriculture de Cherbourg : *« Ce serait une erreur de croire que les vaches du Cotentin y réussiraient bien (dans la région de Cherbourg). C'est à peine si elles donneraient autant de lait que nos petites vaches, en consommant le double de nourriture. Il faut que l'espèce soit proportionnée au sol »*.

Notons aussi la réflexion de Bon-Marin DUVAL : *« Dans la Hague où les pâturages sont après et peu abondants, il ne faut point avoir l'ambition des grandes espèces »*.

Cela nous montre bien qu'à cette époque la variété bovine améliorée (race Cotentine) ne devait être élevée à l'état pur que sur le territoire très restreint délimité tout à l'heure. Cependant, on commençait déjà un peu partout dans la Manche à utiliser le taureau Cotentin pour faire des croisements améliorateurs.

En 1845, au Congrès organisé à Coutances par l'Association Normande, les éleveurs interrogés déclarent :

« La race du Cotentin tend à se substituer à l'espèce indigène. Cependant l'ancienne race domine toujours »

Nous avons, un peu plus tard, des renseignements très précis sur la répartition des variétés locales, leurs caractéristiques, leurs aptitudes. En 1852, les Chambres consultatives d'agriculture (d'arrondissement) répondirent à un questionnaire sur les races bovines du pays. On trouvera en annexe à ce chapitre les rapports pleins d'intérêt qui ont été présentés. Il en ressort que des variétés particulières existaient un peu partout, que certains éleveurs avaient essayé les croisements les plus divers, bien que l'unanimité commençait à se faire sur le principe de ne plus s'adresser qu'aux taureaux cotentins comme améliorateurs, en abandonnant notamment les Durham qui avaient eu pendant une dizaine d'années la faveur d'un appui officiel.

Si, dans la Manche, les variations dans l'espèce bovine étaient très diverses sur un territoire restreint, quelles variétés peuplaient les départements aujourd'hui complètement ou presque uniquement adeptes de la race normande ?

L'enquête agricole de 1862 nous renseigne sur ce point. Nous en extrayons le tableau suivant :

DÉPARTEMENTS	RACE DU PAYS	RACES ÉTRANGÈRES LES PLUS RÉPANDUES
Aube	Champenoise	Morvandelle, normande, berrichonne, charollaise, bretonne, suisse, de Durham.
Calvados	Normande Cotentine (1)	de Salers, bretonne, du Bocage, mancelle nantaise, poitevine, de Durham.
Eure	Normande	Cotentine (1), bretonne, augeronne, nantaise flamande, anglaise.
Eure-et-Loire	Percheronne Normande Beauceronne	Cotentine (1), Mancelle
Indre-et-Loire	Poitevine Angevine	Normande, limousine, coteantine (1), bretonne, mancelle, choletaise berrichonne, gâtinaise, parthanaise, charollaise, suisse, anglaise.
Loir-et-Cher	Solonnaise	Bretonne, cotentine (1), normande, berrichonne, mancelle, tourange, poitevine, charollaise, percheronne, flamande, anglaise.
Loiret	Gâtinaise	Normande, solonnaise, percheronne, angevine, mancelle, bretonne, berrichonne, charollaise, cotentine (1), hollandaise, de Durham.

(1) Notons que l'on distingue partout la Race Cotentine de la Race Normande.

Marne	Champenoise	Lorraine, vosgienne, de la Meuse, briarde, bourguignonne, ardennaise, normande, soissonnaise, picarde, comtoise, messine, lourdaise, suisse, flamande, de Durham.
Mayenne	»	Mancelle, percheronne, cotentine (1), bretonne, normande, de Durham.
Orne	Normande de Merleraut Percheronne	Mancelle, cotentine (1), bretonne, berrichonne, de Durham.
Sarthe	Mancelle	Poitevine, bretonne, cotentine (1), normande, parthenaise, percheronne, de Durham.
Seine-Inférieure	Normande Cauchoise Brayonne	Cotentine (1), bretonne, picarde, suisse, flamande, de Durham.
Seine-et-Marne	»	Normande, bretonne, picarde, cotentine (1) suisse flamande, hollandaise.
Seine-et-Oise	»	Cotentine (1) normande, charollaise, bretonne, percheronne, mancelle, picarde, suisse, flamande, allemande, hollandaise.
Yonne	Gatinaise Auxerroise	Morvandelle, charollaise, normande, bretonne, berrichonne, limousin, suisse, flamande, hollandaise.

(1) Notons que l'on distingue partout la Race Cotentine de la Race Normande.

La race Normande (en réalité la Cotentine) a donc fait disparaître bien des races : Percheronne, Beauceronne, Mancelle, Gâtinaise, Solonaise, Tourangelles, etc., et s'est substituée à elles.

Là où de nombreuses variétés étaient en concurrence, c'est elle qui, le plus souvent l'a emporté. Elle est même aujourd'hui largement dominante dans certains départements de l'Est, comme l'Yonne et la Marne où elle n'était même pas citée en 1862.

Ce mouvement d'expansion est loin d'être fini et on sent très bien, en Bretagne par exemple, que la race Normande finira par prévaloir.

Il faut chercher les raisons de cette extension de l'aire géographique dans :

I. — Le développement des facilités de transport et des voyages, qui ont permis aux éleveurs, même éloignés, de venir chercher des reproducteurs dans la Manche.

II. — L'amélioration des cultures fourragères, autorisant beaucoup de régions à utiliser une race plus exigeante.

III. — L'accroissement de la valeur productive de la race : poids et aptitudes à produire du lait et de la viande.

Le troisième point nécessite un développement :

L'amélioration de la race est due aux efforts des cultivateurs éleveurs qui ont tout d'abord rendu leur sol meilleur par les très importants apports fertilisants que nous avons étudiés déjà, accroissant ainsi la quantité et la qualité de la nourriture du bétail, qui ont d'autre part, sélectionné les meilleurs reproducteurs, secondés en cela par d'heureuses initiatives locales ou générales, parmi lesquelles nous signalerons par ordre de date :

1°) L'institution dans la Manche de Concours avec primes de conservation (1837). Ces Concours ont pris aujourd'hui le plus grand développement possible.

2°) Les Concours Nationaux d'animaux gras, les

Concours régionaux puis spéciaux d'animaux reproducteurs, le Concours Général de Paris.

3°) L'action du Herd-Book de la race, créé en 1882, mais actif surtout depuis sa réorganisation en 1920. Ce Livre généalogique, en précisant le standard, c'est-à-dire le type à rechercher, fit beaucoup pour l'unification du modèle et de la robe. Les Commissions d'inscription, en circulant dans toutes les régions, maintenant si nombreuses, où l'élevage de la race normande est en honneur, ont une action constante, conseillant les éleveurs et les mettant dans la bonne voie.

4°) Le contrôle laitier-beurrier, qui débuta en 1907 en Seine-Inférieure, prit après la guerre une grande extension et contribua à la sélection des aptitudes tout en démontrant la valeur productive des vaches normandes.

Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que si la race bovine normande a pu vaincre les petites races locales et les faire disparaître, c'est qu'elle possédait, avec une rusticité remarquable, un ensemble d'aptitudes bien équilibrées : production de lait riche en beurre et de viande de qualité.

En annexe à ce chapitre quelques documents montreront le chemin parcouru et permettront d'estimer à sa juste valeur le travail de sélection qui a été nécessaire pour :

1°) éliminer toute race de croisements et rendre homogène cette population bovine si variée, où la race de Jersey, bien que non citée, avait aussi sa part sur la côte ouest.

2°) doubler ou tripler, suivant les endroits, le poids des vaches (poids moyen actuel 600 kgs.) en diminuant plutôt la taille, c'est-à-dire en faisant des animaux plus près de terre, plus épais, mieux conformés pour tout dire et donnant un meilleur rendement en boucherie.

3°) accroître largement les productions en lait et beurre qui atteignent aujourd'hui une moyenne de 2.600 kgs. de lait et 120 kgs. de beurre, par vache et par an.

*RESULTATS POUR LA MANCHE DE L'EXPANSION
DE SA RACE BOVINE*

La race Normande ainsi largement répandue en France, la Manche en est restée le grand pays naisseur. Des éleveurs y viennent de partout acheter de bons sujets, bien racés, qui conservent ou améliorent les qualités de leur élevage. L'exportation des reproducteurs jeunes taureaux, génisses et vaches, a donc pris un énorme développement que l'on peut chiffrer aux environs de :

Taureaux	12.000	par an
Génisses	45.000	
Vaches	25.000	

Par suite de la recherche très vive dont ils sont l'objet, ces animaux ont atteint une très grosse valeur individuelle.

La vente des reproducteurs bovins est ainsi devenue, à égalité avec la laiterie, l'une des deux principales sources de revenus du département de la Manche.

ANNEXE I

ETUDE DES RACES BOVINES LOCALES PAR LES CHAMBRES CONSULTATIVES D'AGRICULTURE EN 1852

AVRANCHES

Rapport de M. de Saint-Germain

Il existe dans l'arrondissement d'Avranches plusieurs races de bestiaux ou, plutôt plusieurs variétés, car le type primitif du pays, mélangé depuis de longues années par des importations de Bretagne, du Maine, dans quelques cantons, du Cotentin dans tous, par des croisements de Schwitz essayés pendant plusieurs années par M. de Verdun de la Crenne, et plus récemment par des croisements de Durham, introduits en 1836 pour la première fois par M. de Saint-Germain, a perdu peu à peu de ses caractères sans être encore entièrement fondu avec les races dont il s'est rapproché.

Ainsi on distingue encore dans les exploitations la race dite **de pays** qui a beaucoup emprunté à la race du Cotentin. On trouve à côté, des animaux de race Cotentine pure. En fait de croisement on ne trouve que des produits de taureaux cotentins avec les vaches de pays, et, dans quelques étables, de taureaux Durham avec des vaches de pays.

L'introduction de la race Cotentine remonte à 40 ans; celle de la race Schwitz abandonnée aujourd'hui, et qui a toujours été localisée, à 25 ans; et enfin celle de la race Durham, accueillie d'abord avec plus de faveur qu'elle n'en obtient aujourd'hui, à 15 ans.

On rencontre partout la race du pays et les croisements Cotentin. Les croisements Durham existent particulièrement dans les cantons d'Avranches, de Ducey et de Sartilly.

La fusion des races ou variétés s'opère d'une manière insensible.

La robe même n'offre pas de différences bien apparentes; elle est plus ou moins **bringée** suivant que l'animal s'éloigne

plus ou moins du Cotentin pur; elle est souvent aussi caillée ou mailletée.

La taille d'un bœuf de cours moyen est, à l'âge de 5 ans, savoir :

du garot à terre : 1 m. 55

de la pointe antérieure de l'épaule à la pointe postérieure de la cuisse : 1 m. 60

d'une hanche à l'autre : 0 m. 75

C'est dans cette dernière mesure seulement que les croisements Durham offrent une différence appréciable. La largeur des hanches s'augmente chez eux.

La taille d'une vache de cours moyen est à l'âge de 5 ans, savoir :

du garrot à terre : 1 m. 45

de la pointe antérieure de l'épaule à la pointe postérieure de la cuisse : 1 m. 37

d'une hanche à l'autre : 0 m. 65

Le poids moyen des bœufs est de 500 kgs. poids vif (250 kgs. poids net).

Celui des vaches est de 300 kgs.

La race du pays est plus rustique, plus sobre, plus travailleuse que toutes les autres. Elle est plus précoce que le Cotentin et ses croisements, beaucoup moins précoce que le Durham et ses dérivés.

Elle est inférieure pour la production du lait et la puissance d'engraissement (ce que l'on appelle vulgairement nature ou franchise) à la race du Cotentin. Pour cette dernière qualité, la race Durham est supérieure à toutes les autres. En revanche l'opinion publique lui attribue une infériorité marquée sous le rapport des qualités laitières. Cette opinion n'est peut-être pas fondée, car une enquête faite sur les résultats des premiers croisements, avait établi une faculté laitière égale au moins aux aptitudes ordinaires du pays. Une nouvelle enquête plus étendue sera faite et soumise à M. le Directeur de l'Agriculture. Ce qui a surtout amené le refroidissement du cultivateur pour cette race, c'est la faiblesse et la délicatesse des veaux à leur naissance. La taille et le poids sont encore des qualités appréciées dans l'arrondissement et les cultivateurs aiment à les trouver dès la naissance de leurs élèves.

Le type originel du pays s'est considérablement amélioré. La valeur capitalisée des bestiaux de l'arrondissement a été doublée depuis 25 ans. Cette amélioration est due avant tout aux primes et encouragements distribués par le département, par les comices et Sociétés d'agriculture, à l'importation de reproducteurs français ou anglais dans l'arrondissement, et à l'intelligence des cultivateurs qui ont su améliorer leur élevage, augmenter la nourriture et accroître leurs prairies artificielles.

Le quart au moins des saillies sont demandées à des taureaux importés du Cotentin. Le 1/8 environ à des taureaux Durham, mais dans 3 cantons seulement. Le surplus est fourni par des taureaux nés et élevés dans l'arrondissement mais qui se rapprochent beaucoup du type Côtentin pur. C'est ainsi que la race primitive perd un peu de son aptitude au travail, gagne sous le rapport de la facilité d'engraissement et de la qualité de la viande, reste stationnaire pour les facultés laitières, mais au total s'améliore et augmente chaque année de valeur vénale.

Le produit d'une vache de taille et de qualités moyennes est de 1500 litres de lait par an, produisant 50 kgs. de beurre. On ne fabrique aucune espèce de fromage dans l'arrondissement.

Le prix moyen du lait est de 0 fr. 15 le double litre.

Le beurre se vend 1 fr. 20 le kg.

La viande nette, maigre, vaut en moyenne 0 fr. 60 le kg.

SAINT-LO

Il n'existe dans l'arrondissement qu'une seule race de bovins, la race Cotentine qui se divise en grande et petite race. La robe varie, mais le plus souvent elle est de couleur brinque.

Taille des vaches de grande race : 1 m. 20 à 1 m. 50

Taille des vaches de petite race : 1 m. à 1 m. 20

Taille des bœufs de grande race : 1 m. 60 à 2 m.

Taille des bœufs de petite race : 1 m. 30 à 1 m. 50

Poids moyen des vaches de grande race engraisées : 300
à 500 kgs.

Poids moyen des vaches de petite race engraisées : 150
à 200 kgs.

VALOGNES (1)

Rapport de M. le Marquis d'Aigneaux

Nous entrons dans l'examen de la race dite Cotentine, qui couvre nos pâturages de temps immémorial. Tous nos cantons ne possèdent pas un aussi fort bétail à cause de la différence du sol ; il en résulte une variété connue sous le nom de « Petite espèce ».

La fusion des races ne peut guère être observée dans nos cantons ; il faut aller dans les arrondissements voisins pour rencontrer le mélange de la race Bretonne avec celle du Cotentin.

On a fait, il y a quelques années, des essais de croisements Durham. Le résultat a été peu satisfaisant aussi n'a-t-on pas conservé dans le pays aucun des produits issus de ce mélange. Nos éleveurs ont compris que possédant une race d'un mérite incontesté, le plus sage était de la conserver dans toute sa pureté.

La taille moyenne du bœuf Cotentin est de 1 m. 50 à 1 m. 60. Sa longueur de 1 m. 80 à 1 m. 85, sa largeur de hanches de 0 m. 60 à 0 m. 65. Son poids moyen est de 360 kgs.

Les vaches sont hautes de 1 m. 43. Leur longueur est de 1 m. 75, l'écartement entre la pointe des hanches est de 55 à 58 cm. Le poids moyen est de 240 kgs (les animaux pris pour types ont 4 à 5 ans).

Le poids moyen des taureaux est de 425 kgs. Leur longueur de 1 m. 90, la largeur des hanches de 0 m. 68 à 0 m. 70.

Les caractères extérieurs de notre race sont : la position horizontale de la colonne vertébrale et du cou, la tête carrée, la corne fine, courte et blanche, le pied petit, le poil varié et toujours mélangé, les jambes bien proportionnées, le jarret très puissant, l'épaule forte et anguleuse ; quelque chose de carré se fait sentir dans l'animal, moins massif pourtant que le Durham. Il réunit tout à la fois l'aptitude au travail, à l'engraissement et la qualité laitière.

Pendant 3 mois, à partir de sa parturation, une vache de 4 à 5 ans bien nourrie, donne 18 litres de lait par jour,

(1) L'arrondissement de Valognes comprenant alors la région de Cherbourg.

9 livres environ pendant les 6 mois suivants ; enfin elle sèche entièrement pendant 3 mois.

Le type original de notre race s'est-il amélioré ? c'est ce qu'il est difficile d'établir. Nos éleveurs ont toujours pris soin de livrer à la boucherie les animaux inférieurs. Éloignés des grands centres ils avaient intérêt à amoindrir la charge des octrois pour les animaux dont les proportions colossales recevaient ainsi une prime d'entrée qu'un esprit d'égalité envieuse a fait supprimer au grand détriment des grandes races.

COUTANCES

Il y a dans l'arrondissement deux races de bovins, celle dite Cotentinaise et celle du Bocage, l'une et l'autre indigènes et mélangées par croisement. Du mélange est résultée l'amélioration de la dernière race.

La Cotentinaise se rencontre au Nord, la race du Bocage au Sud. Elles se fondent insensiblement au centre de l'arrondissement. Elles ont cependant conservé leurs caractères et individualité distinctes. Leur robe est de toutes couleurs le plus souvent bringe ou caille. Leur taille moyenne est de 1 m. 35 pour les vaches, 1 m. 50 pour les bœufs. Leur poids moyen sur pied est, pour les vaches de 175 kgs, pour les taureaux de 200, pour les bœufs de 300 ; mais il est d'observation que, par le poids, la race Cotentinaise est supérieure à la race du Bocage.

La race du Bocage est plus apte et plus résistante à la marche et au travail. La race cotentinaise l'emporte par la facilité d'engraissement. La race du Bocage est d'une conformation extérieure moins bonne.

Les types qui ont servi pour les descriptions qui précèdent sont des taureaux de 2 à 3 ans, des vaches et bœufs de 4 à 5 ans.

Les deux races originelles ont progressé. Elle n'ont pas subi de croisement avec d'autres races françaises ou étrangères.

Le croisement sur les 2 races se pratique sur une échelle de 1/4 environ.

MORTAIN

Il existe dans l'arrondissement 3 races de bestiaux :

1^{re}) la race du pays

2^{re}) la race du pays croisée avec la petite race Mancelle (importée depuis 1820).

3) la race du pays croisée avec la race Cotentine (importée depuis 1830).

La race Cotentine existe dans le Nord de l'arrondissement. Elle tend à remplacer toutes les autres. Ce qui, jusqu'à présent, l'a empêchée de le faire, ce sont :

1^{re}) la nourriture abondante et succulente qu'elle exige.

2^{re}) son peu d'aptitude au travail.

Voici quelques chiffres pour des animaux de 3 à 4 ans :

Race du Pays. — Robe rouge pâle, corne courte, taille 1 m. 10. Longueur 1 m. 15. Largeur des hanches 0 m. 59.

Poids vif : Taureaux 320 kgs.

Bœufs 300 kgs.

Vaches 250 kgs.

Produit de petite taille, dur, race très frugale, travailleuse.

Race du Pays croisée avec la petite race Mancelle. — Robe rouge pâle, plaques blanches, cornes moyennes, fanon très prononcé, formes grossières, ventrues. Taille 1 m. 15.

Poids moyen : Taureaux 350 kgs.

Bœufs 275 kgs.

Vaches 300 kgs.

Produit de petite taille, travailleur, facile à engraisser très ventru.

Race du Pays croisée avec la race Cotentine. — Robe rouge foncé brisée, taille 1 m. 44.

Poids moyen : Taureaux 370 kgs.

Bœufs 350 kgs (long. 1 m. 54, larg. 0 m. 60)

Vaches 300 kgs.

Haute taille, belles formes, peu dure, beaucoup de chair, facile à engraisser. Peu travailleuse et difficile à nourrir.

Le type original s'est beaucoup amélioré par l'importation de taureaux Manceaux et surtout Cotentinais. La nourriture plus abondante y a puissamment contribué. La nature des prairies artificielles, l'amélioration des prairies naturelles et l'introduction de racines fourragères ont produit de grands résultats. Aucun croisement n'a été opéré avec des races étrangères.

Les vaches donnent 880 litres de lait par an et 40 kgs de beurre. Les cultivateurs font un repas avec le lait caillé dans l'été ; une autre partie est employée pour la bouillie ou la galette de sarrasin, le reste est donné aux porcs. On ne fait pas de fromage.

Sans le fumier, le cultivateur éprouverait une perte considérable à élever des bêtes à cornes.

A la même époque on lit de nombreuses études montrant l'avantage de bien nourrir les animaux qui donnent ainsi un fumier plus abondant et plus riche.

L'herbe et le foin ne peuvent suffire dans l'arrondissement pour l'engraissement. On est forcé de recourir aux céréales qui donnent à la viande une qualité exquise .

Prix de la viande dans le pays (au détail)

Bœuf : 0 fr. 90 le kg.

Vaches : 0 fr. 50 à 0 fr. 60 le kg.

Veau : 0 fr. 50 le kg.

Mouton : 0 fr. 50 le kg.

Les habitants des villes et des bourgs seuls en consument ; ceux des campagnes mangent du lard salé.

ANNEXE II

RESUME DE L'ENQUETE SUR LE BETAIL FAITE EN 1838 PAR L'ASSOCIATION NORMANDE

1°) Bessin. — Vaches pesant 225 à 250 kgs (sauf les cantons de Balleroy et de Caumont où elles ne pèsent qu'à 175 kgs) donnant au début de leur lactation 10 à 16 litres de lait.

On fait une livre de beurre avec 8 pots de lait (16 litres). On écrème deux fois après avoir laissé le lait reposer 24 heures en été, 48 en hiver.

Les veaux gras élevés au gros lait sont vendus à 2 ou 3 mois pesant 60 à 70 kgs.

2°) Domfront. — Vaches pesant 150 à 200 kgs et donnant 8 à 10 litres de lait.

3°) Mortain. — On y rencontre des bœufs de race Nantaise, préférés pour le travail, puis des bœufs du Maine, enfin de race Cotentine pour l'engrais. On engraisse à l'étable de Noël à mai...

« Le produit moyen d'une vache est de 4 pots (8 litres). Depuis 20 ans la race bovine s'est accrue de près de moitié. Elle exige de grandes améliorations que l'on attend d'un croisement continu avec la race Cotentine ».

ANNEXE III

LES CROISEMENTS DURHAM

1844. — Dans son rapport au Conseil Général, le Préfet indique que :

« Les croisements de la race bovine du Cotentin avec celle de Durham ont donné des produits remarquables dont les propriétaires sont généralement satisfaits.

« 20 vaches et 2 taureaux composant la vacherie d'expérience placée à Saint-Côme-du-Mont.

.....

« Quant aux qualités laitières des vaches de race pure Durham, il est possible qu'elles soient inférieures à celles des vaches du Cotentin. Toutefois parmi les vaches composant la vacherie de Saint-Lô, la moitié au moins sont aussi bonnes laitières que le même nombre pris au hasard dans une vacherie nombreuse du Bessin ou du Cotentin ».

1845. — Le Préfet, représentant d'un Gouvernement qui tient à répandre en France les races anglaises, continue à montrer un optimisme officiel peut-être exagéré :

Les croisements de la race bovine de Durham avec la race du pays se sont multipliés. Ils donnent des produits remarquables dont s'applaudissent ceux qui les ont obtenus. L'expérience a dissipé les doutes sur les qualités des vaches de Durham sous le rapport de la production du lait et du beurre. Elles ont à cet égard peu de chose à envier aux vaches du Cotentin ou du Bessin.

Le rapport de la Commission d'agriculture du Conseil Général dit :

« Il est probable qu'il résultera de bons effets des croisements de la race du Cotentin, surtout dans le rapport de la conformation à prendre l'engrais ».

« Si dans notre département, les bœufs étaient comme dans le Comté de Durham, exclusivement élevés pour la

boucherie, sans faire aucun travail, il faudrait même adopter le type pur. Mais il n'en est pas ainsi : les bœufs travaillent assidûment depuis l'âge de 2 ans jusqu'à 5 et 6 ans. Les vaches du département sont en général très bonnes laitières et c'est le meilleur produit qu'on puisse en tirer.

« Or, le travail et le lait sont des rentes qui se renouvellent tous les ans, tandis qu'on engraisse un bœuf ou une vache qu'une fois. Votre Commission pense donc qu'en poursuivant les expériences, il faut se tenir dans une sage réserve et attendre les résultats ».

1846. — Le Préfet expose au Conseil Général :

« La question du croisement de la race Durham avec celle du pays continue de diviser nos cultivateurs. La Société d'agriculture d'Avranches constate que des métis produisaient après le part 15 à 24 litres de lait par jour donnant 500 à 800 grammes de beurre. Ces résultats sembleraient justifier les regrets exprimés par la Société d'agriculture de Saint-Lô du départ de la vacherie Durham que l'administration des haras avait placée depuis 2 ans dans le Cotentin ».

« Le Conseil d'arrondissement de Valognes, au contraire, pense que l'amélioration doit être recherchée dans la race Cotentine pure. Cette dernière opinion est généralement partagée par ceux de nos cultivateurs qui se livrent plus particulièrement à l'industrie beurrière ».

ANNEXE IV

RAPPORT DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

DE CHERBOURG — 1848

Depuis l'établissement des primes (de conservation) il y a une amélioration très marquée dans l'espèce bovine. La race du pays s'est aggrandie, a pris des formes plus belles et plus propres à l'engraissement sans cependant se dénaturer ; car la Société pense que la race Cotentine, qui est le type de tout le département, est la meilleure et celle qui convient le mieux au pays parce que les vaches sont des laitières par excellence et les bœufs très propres au travail. Sans doute cette espèce est moins propre à l'engraissement que la race Durham, mais il faut nécessairement opter, les qualités qui font donner du lait et du travail étant précisément contraires à celles de l'engraissement facile. La question réduite en ces termes, il est évident qu'un plus prompt engraissement ne peut, en général, balancer les grands avantages d'avoir des vaches qui donnent tous les ans du lait presque pour leur valeur et des bœufs qui peuvent travailler sans inconvénient 10 heures par jour.

La race Durham donne peu de lait puisque la nourriture se développe particulièrement en graisse ; elle est moins propre au travail, puisqu'elle se fatigue promptement et qu'elle perd beaucoup par la transpiration.

Elle ne peut réussir que dans de grandes exploitations où elle est élevée exclusivement pour la boucherie.

D'après ces considérations, la Société pense qu'il faut continuer de donner des primes comme on a fait jusqu'à ce jour, n'encourager la race Durham qu'en raison de son développement précoce puisqu'on peut avoir des bœufs de 30 mois pesant 600 à 1.000 kgs, tandis que nos bœufs de travail ne sont engraisés qu'au bout de 5 à 6 ans et n'atteignent pas habituellement un poids aussi fort.

ANNEXE V

RAPPORT SUR LE CONCOURS GENERAL

VERSAILLES 1852

(extrait)

Le taureau n° 34, qui a obtenu le 1^{er} prix de la 3^e classe offre, dans sa construction, des rapports évidents avec les métis Durham-Normands. Ces apparences, qui ont certainement saisi les concurrents et les visiteurs du concours, ne pouvaient demeurer étrangères au jury. Mais le doute a dû s'effacer de son esprit, lorsqu'il a reconnu, que non seulement le certificat exigé avait été produit, mais qu'il émanait d'un homme du caractère le plus respectable honoré de l'Administration, habitué à la rigoureuse surveillance d'une culture perfectionnée où tout est noté avec soin.

L'origine du taureau n° 34 était donc démontrée jusqu'à la 3^e génération. Il avait d'ailleurs recueilli un 1^{er} prix dans sa propre région et aucune réclamation ne s'était produite, là où elle pouvait être stimulée par la connaissance des faits et l'intérêt personnel.

Le taureau n° 34 est donc bien un taureau de race pure normande et on conçoit en effet que des animaux nourris avec soin depuis plusieurs générations, rapprochés avec discernement, aient pu prendre dans un climat et avec une nourriture identique, quelques uns des caractères de ces races modernes qui ne doivent leur existence qu'à l'industrie de nos voisins. Ce n'est pas aujourd'hui que l'on pourrait nier l'influence des soins, du régime et de la science dans les modifications des races elles-mêmes.

(Cet animal, qui avait 45 mois, fait l'effet, d'après la gravure d'un taureau actuel de 2 ans).

ANNEXE VI

GUENON. — TRAITE DES VACHES LAITIÈRES — 1851

RACE NORMANDE

Cette race est renommée par son produit en beurre ; elle se divise en haute et moyenne taille : cette dernière habite les coteaux et les plaines ; elle est meilleure laitière que celle de haute taille, qui habite les vallées et les bords de la mer ; elles ont, à peu de chose près, l'une et l'autre, la robe de nuance pie alezan et zébré, et quelquefois truitée.

Le poids des animaux de la grande taille est d'environ 350 à 400 kgs. Leur construction quoique établie sur de bonnes proportions est osseuse ; ils ont les membres gros et charnus, le dos droit, la côte ronde, la croupe, les hanches et les épaules larges, les cuisses plates, la poitrine large et profonde, le fanon d'un développement moyen, la tête un peu allongée quoique charnue, la peau d'une certaine épaisseur ; elles ont, le plus ordinairement, le suif et la graisse jaunes. Les vaches de cette taille donnent, dans leur force de lait, de 20 à 25 litres par jour ; mais, une fois en état de gestation, elle perdent promptement leur lait.

La surface du territoire occupé par la race normande peut être évaluée à 400 kilomètres de diamètre .

RACE NORMANDE, DITE COTENTINE

La Cotentine n'est qu'une variété de la race précédente ; elle est de taille moyenne et a plus de finesse dans tout son ensemble ; sa couleur est plus vive et son poil plus fin ; elle a la peau plus mince, le fanon et le cou plus étroits, la tête moins allongée et les cornes moyennes. Il y a des vaches de cette taille qui donnent plus de lait et le maintiennent beaucoup plus longtemps que celles de la haute taille : le terme moyen de leur rendement en lait est d'environ 16 à 20 litres par jour. Leur poids est de 175 à 225 kilogrammes.

QUATRIÈME PARTIE

EFFETS DE L'ÉVOLUTION
SUR LA
RICHESSSE DU PAYS

AUGMENTATION DE LA VALEUR LOCATIVE DES TERRES

Pour chiffrer l'accroissement de la capacité de production de richesse dans une région agricole, rien ne vaut l'étude des variations de la valeur vénale et de la valeur locative des terres. Dans les pays à baux de faible durée, la seconde est même plus sûre, plus générale que la première. En effet, parmi les prix de vente, beaucoup moins nombreux que les prix de location, il y a quantité de prix de convenance. Souvent aussi, aujourd'hui surtout, le prix réel de la vente est dissimulé au fisc. Aussi, les valeurs vénales indiquées par le Ministère des Finances sont-elles très discutables et même très discutées. Or, aucune autre source sérieuse ne se rencontre pour remonter le cours du dernier siècle.

Les documents que nous avons consulté sont les révisions des évaluations cadastrales pour la propriété foncière non bâtie. Ces travaux ont été faits avec le plus grand soin. Le nombre des actes consultés est considérable. Les baux de ferme notamment se comptent par milliers. On peut donc s'appuyer en confiance sur une base aussi étendue.

Sans donner le détail de nos recherches à ce sujet, nous indiquons ci-dessous les valeurs locatives aux différentes époques où nous avons pu les trouver : cadastre pour les environs de 1830, puis révision cadastrale, enfin estimation actuelle (en francs-or bien entendu pour rester à la même unité).

VALEUR LOCATIVE A L'HECTARE

	1830	1851	1879	1908	1930
		1854	1884	1913	
Terres de labour.....	48	67	93	79	160
Prairies et Herbages.....	79	115	157	107	250
Fermes entières.....	40	68	105	100	200

Il est intéressant de constater la concordance de l'évaluation économique avec les modifications culturelles :

En 1830, la ferme se loue en entier moitié moins cher à l'hectare que les prairies. C'est que, comme nous l'avons vu, les prairies étaient peu abondantes, couvrant seulement 80.000 hectares, soit 13 pour cent du territoire agricole de la Manche, tandis que les landes tenaient encore dans chaque ferme une large place et au total dans le département 100.000 hectares, soit 17 pour cent.

Peu à peu, à chaque nouvelle évaluation, en 1851, 1879, 1908, on voit monter la valeur locative de chaque catégorie de culture, mais les baux de fermes entières ont une ascension encore plus rapide. C'est que la lande est défrichée tandis que l'on crée de nouveaux herbages.

En 1908, on constate que la valeur locative de l'ensemble cultural se tient plus voisine du prix de l'herbe que celui du labour. C'est encore bien souvent le cas aujourd'hui, bien qu'en moyenne l'on puisse compter comme prix de location :

800 frs. pour les terres de labour ;

1.250 frs. pour les prairies et herbages ;

1.000 frs. pour les fermes entières.

En somme, la valeur locative or des fermes a quintuplé depuis cent ans et doublé depuis la guerre. Il est loin d'en être ainsi dans les autres régions de la France. En effet, voici d'après M. Caziot, l'auteur qui a le mieux étudié la valeur de la terre en France, ce que l'on a constaté pendant le dernier siècle pour l'ensemble du territoire français :

Jusqu'en 1875, hausse générale et progressive,

De 1875 à 1897, baisse très sensible partout, en raison de la trop fameuse crise agricole,

De 1897 à 1912, reprise notable dans toutes les bonnes régions agricoles,

De 1912 à 1914, arrêt de la hausse, par suite de récoltes médiocres.

C'est d'ailleurs ce que l'on voit bien aussi en comparant les évaluations de valeurs locatives faites lors des évaluations cadastrales. Les moyennes françaises ressortent :

En 1851 à 42 frs. l'hectare

En 1879 à 57 frs. l'hectare

En 1908 à 49 frs. l'hectare.

Où en est-on en 1930 ? La stabilisation du loyer de l'exploitation agricole n'a pas encore suivi la stabilisation du franc. Beaucoup d'incertitude règne dans la plupart des régions, surtout celles où de nombreux fermages en nature ont été conclus sur différentes bases : blé, sucre, viande, lait, beurre, etc... Ce n'a pas été le cas dans la Manche ; aussi, avons-nous été plus affirmatif.

Après beaucoup de recherches infructueuses, nous avons interrogé M. Caziot qui estime qu'aujourd'hui, dans l'ensemble des régions agricoles françaises, le coefficient d'augmentation des baux depuis l'avant-guerre se tient entre 3 et 3,5. Prenons le chiffre le plus élevé pour le multiplier par 49 (prix moyen de 1908). Cela nous donne 171 frs. Divisons par 5 pour revenir au franc-or, nous obtenons 34 frs. chiffre nettement inférieur à tous ceux qui précèdent, inférieur même à celui de l'évaluation en 1851.

Grâce à son évolution adaptée aux conditions de milieu comme aux circonstances économiques, la Manche a vivement progressé, tandis que dans l'ensemble du pays, les nouveaux prix de location ont peine à retrouver leur valeur-or d'avant-guerre.

Un autre symptôme est aussi très net : la recherche active des fermes en Normandie, dans le Cotentin en particulier tandis que certaines régions agricoles françaises voient les fermiers abandonner leurs exploitations qui ne paient pas malgré le bon marché des baux.

D'ailleurs, cette évolution de la Manche entre dans le cadre d'un phénomène très général, magistralement

exposé par M. Caziot dans son livre sur «La valeur de la terre en France». Partout en effet, les régions calcaires, pays de *terres chaudes*, ont perdu, depuis une cinquantaine d'années, leur séculaire prépondérance dans l'économie rurale, au profit des régions argileuses, humides et bocagères, pays de *terres froides*.

L'une des raisons de ce renversement des situations anciennes, est l'accroissement de la valeur des produits animaux (production naturelle des terres froides), comparativement à la valeur des produits végétaux (production naturelle des terres chaudes). Mais ayant étudié spécialement ce sujet dans un précédent chapitre (pages 81 et suivantes) nous n'y reviendrons pas.

Il est d'autres causes, examinées séparément dans le cas particulier du département de la Manche, qu'il est bon cependant de rappeler en les présentant groupées.

Précisons d'abord que si les plateaux calcaires ont eu longtemps une grande richesse agricole, c'est parce que leur sol était :

1°) Perméable, donc sain et facile à mettre en culture,

2°) Riche en chaux et acide phosphorique, éléments indispensables à la fertilité,

3°) Excellent pour établir routes et chemins.

Au contraire, les pays non calcaires, bocageux, n'offraient que des terres :

1°) Imperméables, marécageuses, malsaines, dures à défricher, collantes et lourdes à travailler, plus favorables aux mauvaises herbes qu'aux plantes cultivées,

2°) Chimiquement incomplètes, pauvres en chaux et acide phosphorique.

3°) Humides et sillonnées de rivières, de ruisseaux, rendant très difficile l'établissement de chemins.

Au 19^e siècle, tout change avec le gros effort pour la création de routes, la construction de chemins de fer qui permettent la mise en valeur des pays de terres froides, avec l'institution d'une science agronomique

qui apprend à compléter les sols par les engrais, et les phosphates en particulier.

Au moyen-âge, non seulement parmi les régions calcaires, la Beauce, la Picardie avaient des cultures prospères, mais aussi la Bourgogne, la Lorraine, même la Champagne aux foires fameuses et, dans le Midi, le Quercy, le Périgord, l'Angoumois et la Saintonge. La richesse de ces régions a décliné d'autant plus que leur sol plus calcaire était aussi plus perméable.

En contre-partie, la Bretagne, la Vendée, le Limousin et même la Sologne tant maudite, ont considérablement augmenté le rapport de leur sol humide.

Les pays à fourrages ont pris le dessus des pays à céréales.

AMELIORATION DU GENRE DE VIE DU CULTIVATEUR

Comme point de départ, citons Bon-Marin DUVAL qui écrivit en 1805 pour les cultivateurs de la Hague un petit livre intitulé « Les seuls vrais principes de l'Agriculture » :

« Vous cultivez une terre ingrate et vous êtes condamnés à vous nourrir de pain noir, à boire de l'eau et à vous chauffer de terre..... »

« L'orge est après le froment le grain le plus précieux et le plus cultivé. Les habitants de la Hague en font du pain dont le peuple se nourrit..... »

« L'avoine sert principalement à nourrir les chevaux et les bestiaux. On en fait aussi une bouillie pour l'usage des hommes. Lorsque l'avoine est de bonne qualité, cette bouillie est saine et beaucoup de personnes la préfèrent, même pour le goût, à celle de sarrasin, dont le peuple fait aussi beaucoup usage, et qui passe pour être plus nourrissante..... »

« Ce froment que vous obtenez par tant de peines et de soins est destiné pour le commerce (ce n'est pas pour votre nourriture que vous le cultivez) ».

Certaines autres régions de la Manche étaient plus favorisées et le pain de ménage contenait une quantité variable de farine de froment. Rappelons-nous cependant que le Préfet, en 1830, signale « les inquiétudes qui s'étaient élevées au sujet des orges qui entrent encore pour plus d'un quart dans la nourriture des habitants ».

D'autres documents de l'époque nous montrent que dans les fermes on mangeait beaucoup de pain, beaucoup de bouillie de sarrasin et des légumes, principalement des légumes secs et des pommes de terre. Au contraire, on achetait très peu ou même pas du tout

de viande de boucherie, bien qu'elle valut au détail que 25 à 35 centimes la livre. Le lard salé était la seule viande consommée, et encore en quantité limitée. Le cultivateur ne conservait guère de beurre pour lui, mais utilisait le petit lait qui, caillé, constituait la base d'un repas par jour en été ou qui servait à faire des bouillies et des galettes de sarrasin. Cette situation s'est continuée jusque vers 1860 ou 1870, suivant les régions, en s'améliorant cependant peu à peu, notamment par la suppression progressive des succédanés du froment dans la fabrication du pain.

Nous sommes loin de la large aisance que l'on trouve aujourd'hui dans les campagnes, qui abusent plutôt de la viande maintenant, puisque celle-ci forme la base de trois repas par jour, les légumes ne jouant qu'un rôle accessoire. D'ailleurs les chiffres fournis précédemment sur la consommation de viande dans le département nous ont nettement fixés à ce point de vue.

Non seulement l'alimentation est devenue très carnée, mais on utilise aussi énormément de beurre et de crème pour la cuisine. Enfin, sur les produits de la basse-cour : poulets, canards, dindons, lapins etc... la fermière prélève largement ce qui lui faut pour la nourriture de la famille et du personnel ; elle ne porte au marché que le surplus.

Jusque vers la fin du siècle dernier, le café était considéré comme un produit de luxe, en usage seulement les jours de fête. Aujourd'hui, la tasse de café apparaît au moins trois fois par jour, non seulement sur la table des patrons, mais aussi sur celle des domestiques ; aux foires et aux marchés, toute transaction se scelle par le « petit sou de café » traditionnel. Autrefois, aussi, les bouteilles de vin étaient presque inconnues sur la table du cultivateur. Depuis la guerre, l'usage du vin de Bordeaux et de Bourgogne est devenu très courant pour recevoir tout visiteur et pour fêter toute occasion.

Quelles énormes différences nous trouverions aussi dans le logement, l'habillement, les sorties etc... ! Mais l'exemple de l'alimentation nous a semblé suffisamment caractéristique.

Si le rapport du Directeur des Contributions directes, lors de la révision des évaluations cadastrales en 1854, mentionne :

« Population généralement peu aisée, surtout dans la classe des cultivateurs ».

Celui qui serait fait aujourd'hui pourrait indiquer :

« Population généralement très aisée, surtout dans la classe des cultivateurs ».

C'est que ceux-ci ont suivi, sans le connaître, le conseil d'Olivier de SERRES :

« Pour estre bien riche, falloir bien paistre »

BILAN DE L'ECONOMIE RURALE DE LA MANCHE

Remontons plus loin que le siècle dévolu à notre étude et reprenons la célèbre relation de voyage en France du grand économiste rural anglais Arthur YOUNG. Dans la récapitulation, pour étudier la richesse de nos régions agricoles, il les divise en plusieurs districts. Mais s'il range une grande partie de la Normandie dans la région du Nord, avec les plaines de Flandre, d'Artois, de Picardie et de l'Ille de France, donnant un revenu moyen de 64 livres 10 sols par acre, il place au contraire la presqu'île qui nous intéresse, les campagnes de Carentan, Périers, Coutances, Avranches, Pontorson dans le district de bruyères et de landes, les assimilant à la Bretagne et à l'Anjou.

L'évaluation de « 33 livres 12 sols par acre pour le produit proportionnel de toutes les terres de Bretagne, du Maine et d'une partie considérable de la Normandie dont quelques territoires possèdent de singuliers avantages, prouve le misérable état de leur agriculture. On pourrait faire monter le produit proportionnel à 54 livres sans efforts extraordinaires ».

Voilà un jugement sévère. Il semble cependant juste, malgré toute la difficulté que nous éprouvons aujourd'hui à nous représenter la Manche comme ayant été un pays très pauvre.

Une quinzaine d'années plus tard, un rapport de l'an X donne les indications suivantes :

« On ne peut pas dire que l'état dans lequel l'agriculture se trouve soit au dernier degré de dépérissement dans le département de la Manche, mais elle est au-dessous de la ligne proportionnelle ; et le plus grand mal encore c'est qu'elle va en déclinant, et cela tient à plusieurs causes ».

« L'agriculture n'a point de communications ni de

débouchés : les impôts enlèvent le numéraire et il n'y revient pas ; sa rareté dans le département ne lui permet pas de soutenir la concurrence avec les autres départements plus abondants en cette partie ; de là est venu le prêt à gros intérêts, qui ruine le commerce et anéantit l'agriculture ».

« Les dernières années ont produit de mauvaises récoltes ; on doit attendre la même chose pour les années suivantes. Le terrain de la Manche exige des réparations de longue main et beaucoup d'engrais bien distribués ».

Rappelons maintenant les réflexions de BAUDRILLARD dans son étude sur « les populations agricoles de la France » (1885) :

« Malgré les lacunes subsistant, le spectacle d'une amélioration incontestable dans les conditions des populations de la Manche ne peut manquer de frapper, lorsqu'on les observe en s'aidant de la comparaison des faits actuels et des faits passés. Si l'on veut savoir ce qu'était ce département il y a environ un demi-siècle, on peut en juger par un document extrait des archives du département. On y lit que l'impôt absorbe presque tout le revenu et que l'agriculture n'a ni communications, ni débouchés. Où serait aujourd'hui la vérité d'un tel jugement ? La loi qui a on peut dire créé en France les chemins vicinaux a profité à cette contrée dans les proportions les plus étendues. La Manche a développé sous toutes les formes son système de viabilité. Aux voies maritimes et fluviales elle a joint un réseau complet et serré de routes, canaux et enfin chemins de fer. C'est à ce qui lui manquait il y a cinquante ans, le débouché, qu'elle doit aujourd'hui sa fortune. C'est le débouché qui lui permet d'écouler en abondance ses grains, ses légumes, son bétail, son beurre, ses œufs soit en France, soit en Angleterre ».

Depuis cette époque, la richesse du Département a encore beaucoup progressé. Comme nous l'avons vu, l'élevage des jeunes animaux pour la vente a pris une grande extension, en même temps que la valeur de tous les produits bovins croissait rapidement.

Sans discourir plus longtemps, nous allons essayer d'établir le bilan de l'économie rurale de la Manche en

dressant l'actif et le passif de l'agriculture de ce département en se basant sur une année courant du 1^{er} avril 1929 au 1^{er} avril 1930.

ACTIF (Vente de produits agricoles en millions de Frs.)

I. — CHEVAUX

Poulains de l'année : 3.000 à 1.000....	3	
Poulains de l'année précédente : 1.000 à 2.000.....	2	
Autres chevaux : 5.000 à 3.800.....	19	
Chevaux de boucherie : 3.000 à 1.300....	4..	26

II. — BOVINS

Jeunes taureaux : 12.000 à 2.000 Frs....	24	
Génisses : 40.000 à 2.000 Frs.....	80	
Vaches : 50.000 à 3.000 Frs.....	150	
Bœufs : 6.000 à 3.000 Frs.....	18	
Veaux gras : 150.000 à 800 Frs.....	120..	392

Les 6 millions d'hectolitres de lait produit, reçoivent les utilisations suivantes :

Vendu en nature 270.000 hl. à 150 Frs..	40	
Transformé en 24 millions de kgs de beurre	460	
Transformé en 16 millions de camemberts	36	
Transformé en autres produits (lait condensé ou sec, crème, caséine, lac- tose etc...)	20..	556

III. — MOUTONS

90.000 animaux à 400 Frs.....	36..	36
-------------------------------	------	----

IV. — PORCS

140.000 pores gras à 900 Frs.....	126	
20.000 porcelets à 300 Frs.....	6..	132

V. — VOLAILLES ET ŒUFS Environ..	50	50
----------------------------------	----	----

VI. — PRODUCTIONS VEGETALES

Pommes à cidre, cidres, eaux-de-vies....	140	
Produits maraîchers et fruitiers divers..	50	210
Total de l'actif.....		1.420
Total des productions bovines		948
Total des productions animales.....		1.192

(Nous ne comptons pas les ventes de blé qui se balancent avec les achats de grain, pailles et fourrages).

Au total des productions bovines, il serait juste d'ajouter la moitié de la valeur des pores, qui reçoivent largement du lait écrémé dans les fermes, du sérum dans certaines laiteries industrielles. On arriverait ainsi à un chiffre dépassant le milliard pour les seules ventes qui découlent de l'élevage des bovins. On voit à quel point cette spéculation domine toute l'économie rurale de la Manche.

PASSIF

Achat d'engrais.....	26 millions	
Achat de machines agricoles et outils	8	—
Honoraires des vétérinaires, achat des médicaments, Salaires des artisans ruraux forgeron, charron etc...)....	22	—
		56

En résumé, on peut donc évaluer à un milliard trois cents millions environ l'excédent des recettes sur les dépenses pour l'ensemble des exploitations agricoles. Cette énorme somme est inégalement répartie entre les nombreuses mains des propriétaires, exploitants ou non, des fermiers et des ouvriers agricoles.

Dans notre département, l'Agriculture dissémine donc une grande richesse à une multitude de participants. Et la cause de cette richesse nous fait souvenir d'un précepte du fameux précurseur de 1805, déjà cité, Bon-Marin DUVAL : « *Ayons beaucoup de bestiaux, le reste viendra comme par surcroît* ».

CONCLUSIONS

L'étude qui précède définit l'évolution subie par l'économie rurale du département de la Manche en cent ans. Depuis les temps les plus reculés jusqu'au milieu du 19^e siècle, toutes les régions françaises avaient le même système de culture dont le but était de procurer aux habitants toutes les matières végétales et animales nécessaires à leur alimentation et à leur vêture.

Les moyens modernes de transport, les chemins de fer surtout, ont fait abandonner cette conception primitive. Les échanges devenus faciles, chaque région agricole s'est naturellement spécialisée dans les productions les mieux adaptées aux conditions de sol, de climat et de main d'œuvre, en sacrifiant les autres branches de son économie rurale.

La Manche a très vite et très complètement suivi cette voie, réduisant ses cultures pour étendre ses herbages, sous un climat des plus favorables à cette transformation. Les difficultés de main d'œuvre l'y ont encore incité. Enfin, l'expansion merveilleuse de la race bovine Cotentine a fait prédominer cet élevage.

Et comme il s'est trouvé que la parfaite adaptation du système de culture aux conditions naturelles locales, a coïncidé avec une excellente utilisation des conditions économiques générales, il ne faut pas s'étonner de voir aujourd'hui la Manche l'un des plus riches départements agricoles français.

Saint-Lo, Juin 1930,

Vu bon à imprimer
Le Président de thèse :
W. OUALID

Vu, le Doyen :
BARTHÉLÉMY

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur : CHARLETY

TABLE DES MATIERES

	Pages
Avant-propos	5
Plan de l'ouvrage.....	5

1° PARTIE. —

LA SPECIALISATION AGRICOLE

La spécialisation agricole en général.....	11
La spécialisation agricole dans la Manche.....	19
Les régions naturelles de la Manche, leurs divers degrés de spécialisation.....	25

2° PARTIE. — MODIFICATIONS

DE L'ECONOMIE RURALE

DANS LA MANCHE DEPUIS UN SIECLE

Comparaison de la production agricole de la Manche en 1830 et 1930.....	33
Labours et herbe.....	45
Les cultures destinées à l'homme et celles faites pour les animaux.....	51
Spéculations zootechniques	53
Comparaison de la production agricole du can- ton de Saint-Lô en 1852 et 1930.....	57
Comparaison d'une ferme-type du centre du département en 1875 et 1930.....	59

3° PARTIE. —
CAUSES DES MODIFICATIONS
ECONOMIQUES DANS LA MANCHE

	Pages
Le milieu physique.....	67
Le sol	69
Le climat	75
L'augmentation de la valeur des produits ani- maux par rapport à la valeur des produits végétaux	81
L'amélioration des moyens de transport.....	85
La dépopulation rurale.....	89
L'expansion considérable de la race bovine locale	91
Documents annexés	99

4° PARTIE.— EFFETS DE L'EVOLUTION
SUR LA RICHESSE DU PAYS

Augmentation de la valeur vénale et locative des terres	119
Amélioration du genre de vie du cultivateur....	125
Bilan de l'économie rurale de la Manche en 1930	129
Conclusions	135



**L'Evolution
de l'Economie Rurale de la Manche
en un siècle
par M. Ch. VEZIN**